

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Sommaire :—FEUILLETON, Prudy, Souvenirs d'Amérique, (suite).—Niive retrouvée.—Un mariage juif à Mogador.—Anecdote sur Talma.—Statistiques de la Nouvelle France.—De l'Agriculture en Canada.—Lauréats au Séminaire de St. Hyacinthe.—Histoire de la Semaine.—Variétés et Nouvelles à la main.

FEUILLETON.

Prudy.

Homo homini lupus.
(NOUVELLES.)

[SUITE.]

Le lendemain et les jours suivants se passèrent sans incident notable, et malheureusement aussi sans que nous fissions beaucoup de chemin. Le vent était très-variable et faiblissait parfois tout à coup ; sans le courant nous serions souvent restés stationnaires. Nous étions en plein canal de Bahama ; lorsque la brise était contraire, nous courions des bordées jusqu'à découvrir d'un côté les cayes stériles de l'archipel, et de l'autre les plages sablonneuses et les forêts vierges de la Floride.

Il n'était pas question du capitaine ; le mal de dents le retenait toujours couché dans sa guérite, occupé à se traiter par le genièvre. La conduite du bâtiment était abandonnée à quatre matelots et au mate, qui, du reste, s'en acquittait avec prudence et en marin consommé. C'est vraiment chose merveilleuse de voir la manière dont se dirigent ces Américains. Il n'y avait pas une carte à bord ; on ne jeta pas une seule fois le loch ; c'est à peine si le maître laissait tomber, de loin en loin, un coup d'œil sur le compas, et il ne prit hauteur que deux fois durant tout le voyage. Ces gens marchaient absolument d'après l'estime, se confiant au courant pour les conduire et à leur connaissance de la côte pour aborder. J'avoue qu'en observant une aussi complète négligence des ressources ordinaires de la navigation, je conçus plus d'une fois des inquiétudes, et qu'il ne fallut rien moins, pour les dissiper, que l'attitude courageuse et le sang-froid déterminé de ces admirables marins dans les circonstances critiques que nous eûmes à subir.

Le mate était un grand gaillard osseux, armé de membres énormes et retraçant assez exactement le portrait que Cooper nous a donné de son Ton-le-long, dans le *Pilote*. Lent et paresseux à remuer sa lourde carcasse, sous sa grosse veste de toile informe et ses pantalons goudronnés, il ressemblait plus à un phoque qu'à un être humain. Sa parole était pesante comme ses mouvements ; il parlait peu et brièvement. Ne regardant jamais personne, il avait toujours l'œil en l'air à veiller ses voiles, ou le nez à flairer la brise. Néanmoins cette croûte épaisse cachait un esprit fin et sagace, une volonté raisonnée et ferme.

Le troisième jour de la traversée, un des passagers tomba malade, c'était l'Anglais de

la Jamaïque ; après l'orgie du premier jour il était retombé dans sa taciturnité habituelle, et sa gravité que rien n'étonnait, contrastait plaisamment avec la jovialité extravagante des autres voyageurs. Il s'en fut se coucher sans dire mot, et nous ne nous en aperçûmes que lorsque don Manuel, ne le voyant plus à table, s'enquit de lui. On le découvrit dans sa couchette, grelottant le frisson avec une fièvre endiablée. Lorsqu'on lui demanda s'il avait besoin de quelque chose, il répondit un seul mot : *tea*. Un énorme pot d'eau chaude fut placé à côté de lui, on le chargea de couvertures, et puis on n'y pensa plus.

Le Mexicain, qui ne pouvait parvenir à se réchauffer par seize à dix-huit degrés, ne se risquait sur le pont qu'embobiné jusqu'aux yeux dans son manteau, et on l'entendait encore claquer des dents sous cette épaisse enveloppe. C'était un sujet intarissable de railleries pour les loups de mer du navire ; mais l'égalité de son caractère n'en était pas troublée. Une seule chose le mettait hors de lui, c'est lorsque le vent venait à éteindre sa cigarette ou la faisait brûler de côté. Après plusieurs épreuves répétées, il prenait alors le parti de se coucher, déclarant que le temps qu'on ne passait pas à fumer n'était bon qu'à dormir.

Le héros de cette Odyssée était don Manuel. Son esprit divertissant, son expérience de toutes choses et son effronterie imperturbable lui donnèrent bientôt un ascendant réel, dont il usa largement pour exploiter ses compagnons. C'était un jour des cigarres qu'il empruntait, des vêtements, des objets dont il s'emparait sans façon ; comme il avait toujours le petit mot pour rire, et qu'il semblait ne mettre aucune importance à ce qu'il prenait ainsi, soit d'autorité, soit par adresse, il eut bientôt mis toutes les malles au pillage, comme il avait fait de la caisse des contributions. Il n'y eut pas jusqu'à moi, quoique comprenant parfaitement son manège, qu'il ne vint à bout de dépouiller d'une fort belle peau de serpent de dix-huit pieds de long, que je rapportais comme une curiosité de Cuba ; à peine eus-je cédé que je m'en repentis.

—En vérité, me dit don Manuel, j'y tiens trop pour vous la rendre ; ne me vient-elle pas de vous, l'homme le plus aimable et le plus distingué que j'aie rencontré depuis que j'ai quitté l'Espagne ? Seulement comme je désire aussi ne pas être oublié de vous, faites-moi le plaisir d'accepter en échange cette bagatelle.

Et il m'offrit un stylet de Cordoue d'une forme charmante, incrusté d'argent ; j'eus beau refuser, alléguant l'inégalité de valeur des deux présents, il me fallut accepter bon gré malgré. Je dois ajouter que lorsqu'à mon arrivée à New-York, je cherchai cette arme dans mon nécessaire de voyage où je l'avais enfermée, je ne pus venir à bout de la retrouver, et à moins de lui supposer la vertu de l'écu changé en feu il sèche de Victor Hugo, je penche fortement à croire que don Manuel jugea à propos de rentrer en possession de sa propriété sans m'en avertir.

Une pareille compagnie me pesait énormément : dans l'étroit espace où nous nous trouvions confinés, la solitude était presque im-

possible ; heureusement le jeu, cette éternelle ressource des gens oisifs, vint à mon secours. Don Manuel, Tommaso le négrier, Gabriel le commis-voyageur et le Mexicain organisèrent une bouillotte perpétuelle qui les tint enchaînés tout le jour devant la table du rouffe, souvent fort avant dans la nuit. Je fus ainsi débarrassé de leur rebutante conversation. Je pus lire, dessiner et rêver à mon aise sur le pont ; là du moins je ne rencontrais que des matelots taciturnes, et le mélancolique Américain, toujours assis à la même place, toujours aussi fier et aussi silencieux.

Les habitudes de ce jeune homme étaient singulières : le premier levé et le dernier couché, constamment sur le pont, il n'entrerait jamais dans le rouffe, et s'obstinait à dormir seul dans la chambre d'en bas, dont l'odeur infecte ne devait pas peu contribuer cependant à augmenter le mal de mer qui le faisait parfois souffrir cruellement. Vêtu d'un ample pantalon qui lui couvrait les pieds, il portait en outre une grosse redingote boutonnée jusqu'au menton. Son chapeau de paille, enfoncé sur les yeux, lui cachait la moitié de la figure ; d'épais gants gris garnissaient ses mains ; tout enfin dans son extérieur indiquait la ferme résolution de rester inconnu et même invisible autant que cela se pouvait. Il échangeait parfois quelques paroles avec le mate, qui, malgré son flegme habituel, avait pour lui des soins attentifs que la faiblesse et l'isolement du jeune garçon rendaient très-naturels. Malgré l'esprit de service que je lui avais rendu en le délivrant des obsessions du brutal Tommaso, il ne semblait pas m'en garder de reconnaissance, et me fuyait avec la même défiance obstinée que les autres. Je ne cherchai pas à vaincre cette sauvagerie native, et je finis par oublier en quelque sorte sa présence. Pourtant il m'arrivait au milieu de mes songes, lorsque, étendu sur un lit de cordages, je laissais échapper mon livre pour promener mon regard sur l'horizon, de l'arrêter parfois sur cette figure immobile et triste, pareille à la statue d'un tombeau ; alors, comme s'il eût été gêné par cette contemplation involontaire, l'enfant se levait et allait rejoindre le maître sur l'avant ou se réfugier dans quelque coin éloigné du navire.

Parmi les volumes que j'avais recueillis à mon départ de la Havane s'était glissée une imitation de Jésus-Christ. Dans le dénuement complet de tout objet d'étude et de méditation, ce saint livre fut une providence pour moi ; je le lus et le relus. La divine charité, l'ineffable onction de ces belles pages éveillèrent en moi des sensations depuis longtemps assoupies ; les sources de la religion et de la poésie se rouvrirent dans mon âme desséchée par le contact d'une société impure. Souvent mes yeux se mouillèrent à cette lecture évangélique : car quel est le cœur où elle n'ait pas fait vibrer un écho ? Tandis que je lisais ainsi, je surpris une ou deux fois les yeux du jeune Américain attachés à la dérobée sur moi, sous l'ombre de son chapeau, avec une étrange expression de doute et de curiosité. Un soir que je m'étais éloigné, laissant mon imitation au pied du mât contre lequel je m'appuyais, j'aperçus à mon

retour le jeune homme tenant le livre ouvert entre ses mains et profondément absorbé par sa lecture.

J'approchai sans bruit. — Eh quoi, lui dis-je, lisez-vous donc le français ?

L'enfant tressaillit et voulut se lever; je le retins en posant doucement la main sur son bras.

— Pourquoi me fuyez-vous ainsi, mon jeune ami ? ne trouvez-vous donc l'air si méchant, ou ne faites-vous l'injure de me confondre avec ces gens-là ?

Il baissa les yeux en silence, puis me dit avec effort d'une voix basse :

— N'es-tu pas leur ami, ne te plais-tu pas avec eux ?

— Leur ami, non ; mais ils m'amuseaient quelquefois.

L'Américain tourna les yeux vers le livre.

— Et alors comment se fait-il que tu aimes ceci ?

— Il est certain, dis-je en riant, qu'il y a contradiction du moins apparente ; mais on peut conserver ses principes et fréquenter le monde; si l'on voulait ne se rapprocher que des bons, il faudrait se résoudre à vivre comme un ours.

— Pourquoi ne pas agir comme l'on pense ?

— Cela est plus difficile que vous ne croyez, mon cher quaker ; d'ailleurs, lorsqu'on veut connaître et étudier les hommes, il faut se mêler avec eux.

— A quoi bon, si l'on n'y devient pas meilleur ! Quand on descend parmi les méchants, ce ne doit être que pour les ramener au bien par son exemple. Mais si l'on est assez faible pour emprunter leur langage et leurs habitudes, on s'avilit inutilement.

— Et l'on se pervertit, n'est-ce pas, car l'on ne met pas le pied dans la fange sans se salir ?

Le jeune homme ne répondit pas, mais fit avec la tête un signe d'assentiment.

Je sentais intérieurement la justesse de ce reproche ; mais mon orgueil se refusa à en convenir.

— Tu ne prêches pas mal pour ton âge, mon petit ami, dis-je avec une nuance d'apprit ; mais j'ai bien peur que ce ne soit dans le désert, tu es tombé ici parmi les Philistins.

L'enfant se leva brusquement avec un mouvement de fierté dédaigneuse. En ce moment, don Manuel et Gabriel parurent sur le pont ; il s'arrêta à les considérer, puis se tournant vers moi :

— Non, me dit-il, je ne puis croire que tu sois de la même espèce que ces gens-là. Tu es moins méchant que tu ne veux le paraître. Tiens, lis encore, et repens-toi.

En achevant ces mots, il me rendit le livre et s'éloigna.

Je restai stupéfait de la sermonne et de la manière dont elle m'arrivait. Tant d'aplomb dans la parole et tant de rectitude dans la pensée chez un aussi jeune homme, c'était vraiment chose merveilleuse ! — Allons, me dis-je, il paraît que ces Américains sont précoces en tout : ils sont marchands à dix ans, et font des sermons à quinze ; c'est sans doute le fruit de l'éducation religieuse et toute de moralité qu'ils reçoivent dès leurs plus jeunes ans. Satisfait de cette solution philosophique, je me rapprochai de ces messieurs, dont les propos échevelés me firent oublier les rigoristes recommandations du quaker.

C'est une étrange nature que la mienne, Etienne ! J'ai le goût du bien, l'enthousiasme de toutes les grandes choses, le sentiment

vil et intime de ce qui est beau, noble et délicat. Il ne passe pas dans l'air un souffle de tendresse et de générosité qui ne fasse vibrer profondément toutes les cordes de mon âme, et pourtant je n'ai point l'horreur des méchants ! Mon cœur ne nourrit point de fiel ; je suis tellement né sociable, j'ai un tel besoin de la sympathie des autres, que je e ois constamment trouver en eux la bienveillance que je ressens pour tous. L'idée la plus pénible pour moi serait d'avoir excité la haine de quelqu'un, car il n'est pas dans mes facultés de la rendre. Cette disposition m'eût été fatale, en m'entraînant dans plus d'une circonstance à une confiance dangereuse, à un abandon indiscret ou compromettant, si elle n'était heureusement tempérée par l'esprit d'orgueil et d'indépendance, et peut-être par une certaine dose de pénétration qu'a aiguisée l'expérience. En cette occasion, la lutte était douteuse dans mon esprit ; d'une part ma délicatesse, mes sentimens d'honneur étaient révoltés par la fréquentation d'une société aussi dépravée ; de l'autre la monotonie de l'existence de bord, les provocations de la conversation, une certaine curiosité, une soif de savoir, l'insatiable besoin d'un cerveau toujours en activité, l'insouciance du voyageur qui lie et rompt ses intimités avec la même facilité indifférente, me poussaient à accepter la familiarité de ces hommes avec qui partout ailleurs j'aurais refusé de frayer. D'ailleurs, ces entretiens avaient une saveur âpre et étrange qui ne déplaisait pas à mon esprit aventureux. Je les dirigeais habituellement sur les pays qu'ils avaient visités, et j'y recueillais des notions curieuses et nouvelles. Tommaso avait longtemps habité l'intérieur de l'Afrique, et en savait plus long que les frères Lander sur le cours du Niger et sur la mystérieuse Tombouctou, ce rêve éternel des géographes. Don Manuel possédait son Espagne par cœur, et racontait avec beaucoup de gaieté d'amusants détails de mœurs et les anecdotes piquantes ou scandaleuses de la cour. D'un autre côté, le commis-voyageur arrivait de Buenos-Ayres, avait traversé les Pampas et la Cordillère ; il est vrai que son imagination bougeait rarement du cercle étroit qui comprend le Palais-Royal et les boulevards jusqu'à la rue Montmartre ; mais parfois il avait des reminiscences involontaires des lieux où il avait passé qui ne manquaient pas d'originalité et d'intérêt.

Toutes ces considérations, de peu de valeur sans doute au point de vue de la moralité, l'emportaient, grâce à la philosophie peu scrupuleuse que la vie errante m'a obligé d'adopter. Tu me diras sans doute que c'est pousser l'éclectisme bien loin ; je me le disais aussi dans les moments de dégoût, et j'enviais la persévérante fermeté de cet enfant qui s'isolait au milieu de nous tous par la seule puissance de sa volonté. Je comprenais alors que la droiture du cœur n'est pas suffisante, et que pour la pratique du bien, il faut encore ces principes immuables qu'on suce dès l'enfance et auxquels on se rallie dans le danger comme à un drapeau au fort du combat.

Malgré moi, les paroles de l'Américain résonnaient à mon oreille. J'étais dépité contre l'ascendant de cette vertu plus forte que mon intelligence, contre ces principes plus justes que mon expérience. Par une espèce de bravado puérile, ce soir-là je m'obstinaï à causer et à rire plus haut et plus vivement que d'ordinaire. L'entretien fut plus animé, sinon plus cynique que de coutume, et se prolongea fort avant dans la nuit. Le temps était magnifique, le ciel rayonnant

d'étoiles, la brise languissait par intervalles dans l'air attiédi, et les voiles claquaient en retombant contre les vergues. Mes compagnons, insensibles au charme d'une telle nuit, ne tardèrent pas à se plonger dans l'atmosphère échauffée du rouffe pour se remettre au jeu et me laissèrent seul sur le pont. Alors je me couchai au pied du mât et me livrai avec bonheur aux suaves sensations que je sentais monter en moi. Qui ne s'est pas bercé de poésie, d'amour ou d'harmonie, sur les molles vagues de l'Océan, sous la voûte étincelante d'un ciel des tropiques, celui-là ignore l'une des plus ravissantes extases qu'il soit donné à l'homme de ressentir !

J'entendis un pas léger glisser derrière moi ; je tournai la tête : c'était Georges, le jeune Américain. Il ne me voyait pas, et son chapeau, un peu renversé en arrière, découvrait son visage éclairé en plein par le reflet de la lune qui montait pure à l'Orient. Les yeux de l'enfant étaient fixés sur l'astre dans une contemplation extatique. Soit prestige de la lumière nocturne, soit que réellement ses traits eussent emprunté aux sensations du moment un puissant caractère d'idéalité, ce visage, que je voyais nettement pour la première fois, me parut admirablement beau. Je demeurai pétrifié de surprise, osant à peine respirer. Il se tint quelques instans immobile, les yeux au ciel. Une bouffée subite de vent passa sur le navire et jeta le chapeau du jeune homme à quelques pas. Il se précipita pour le ramasser, mais je fus plus prompt ; en le lui rendant, je ne pus m'empêcher de passer la main sur les boucles soyeuses de ses cheveux châtain que le vent avait mis en désordre.

— Savez-vous, Georges, lui dis-je, que vous êtes joli comme une jeune fille.

George tressaillit et recula comme si une vipère l'eût touché.

— Vous ressemblez à votre mère, n'est-ce pas, lui dis-je !

— On le dit, mais je n'en suis rien, car je ne l'ai jamais connue.

— N'avez-vous déjà plus de mère, mon pauvre ami ! mais il vous reste un père !

— Oui, répondit-il tristement, c'est lui que je vais revoir, si toutefois il y consent.

— Êtes-vous donc brouillés ? Voyons, contez-moi cela ; traitez-moi en ami, je vous supplie. Quoique je sois votre aîné de bien des années, il y a quelque chose en vous qui me remue et m'attire. C'est un sentiment confus que je ne m'explique pas ; mais je voudrais que vous m'eussiez mis à l'épreuve pour comprendre à quel point je m'intéresse à vous et combien j'ai le désir de vous servir.

Ces paroles, prononcées avec un accent de bienveillance et de loyauté qui ne trompe jamais, parurent produire une vive impression sur le jeune garçon. Il fit un pas vers moi, et, tendant la main :

— Je ne me suis pas trop trompé, dit-il, tu es bien tel que je l'ai cru d'abord ; mais pourquoi te déguiser ainsi ?

— Ne parlons pas de moi, repris-je avec un peu d'impatience ; je suis une nature incomplète, un conflit de bons sentimens et d'imperfections, d'entraînemens généreux et de folles actions. Prenez-moi pour ce que je pourrais être, priez Dieu pour que je devienne meilleur, et qu'il n'en soit plus question.

— Quelle légèreté ! Et ne veux-tu rien faire toi-même pour cela ? Ton salut éternel, y penses-tu jamais ? Crois-tu donc que la vertu consiste uniquement à ne pas commettre de fautes !

—Vois-tu, mon enfant, je suis trop paresseux pour chercher à me dompter. Je sais que mes penchans ne sont pas mauvais, je puis donc m'y abandonner. Ma liberté, c'est tout mon bonheur ici-bas. Errer, rêver, peindre ou faire des vers, suivant l'heure ou la fantaisie, voilà mon rôle en ce monde ! Et quant à l'autre vie, je ne m'en inquiète guère ; au sortir d'une existence aussi vénielle que la mienne, je suis bien sûr que Dieu n'aura jamais le courage de me damner.

—Il ne suffit pas de s'abstenir de faire le mal. Nous avons tous une mission à remplir, c'est de nous rendre utiles autant que possible à nos semblables.

—Je l'aurais fait si le sort m'eût donné la fortune, car je comprends la charité et la pitié pour ceux qui souffrent ; mais je suis seul au monde et pauvre, je ne puis donc songer qu'à moi.

—Tu n'es pas marié ?

—Non.

—Et tu n'aimes personne ?

—Personne, mon cœur est veuf.

Il se fit un silence. Je repris :

—A mon tour maintenant, mon bel ami. Je t'ai fait ma confession, il est juste que tu me fasses la tienne.

—Tu me questionneras en vain, je ne te répondrai pas.

—Véridique comme un quaker ! car il ne tiendrait qu'à toi de mentir. Cependant je pourrais te dire des choses qui te surprendraient peut-être. Je possède un certain don de divination qui me fait lire au fond des cœurs à travers tous les déguisemens.

Georges leva vivement les yeux, et une inquiétude étrange se peignit sur ses traits.

—Oui, continuai-je, il est une science qui permet de reconnaître, aux lignes du visage et à la conformation du cerveau, les habitudes et les penchans des individus. Rien qu'en passant la main sur ta tête, je saurais tes secrets, mon beau ténébreux... Oh ! voici d'abord la bosse de l'amativité !...

Tout en parlant j'avais écarté le chapeau du jeune Américain, et mes doigts se glissaient sous les touffes de sa chevelure. Il voulut fuir, mais en reculant son pied trébucha contre un cortège. J'arrêtai sa chute en le retenant par la taille.

Ce corps ploya sur mon bras avec la flexibilité d'un roseau. Par une espèce d'instinct magnétique je le ramenai vivement contre mon sein. L'attraction des êtres s'opère par d'incompréhensibles ressorts, à l'insu de la volonté même. A peine eus-je pressé ce corps rond et déliant que je compris toute la vérité !... je relâchai aussitôt mon étreinte, le mouvement et la sensation ne furent qu'un éclair, mais c'était assez, je ne pouvais me méprendre plus longtemps et je demeurai debout, cloué par la surprise à ma place, tandis que Georges, incapable de se soutenir, se laissait tomber au pied du mât, cachant son visage dans ses mains.

Au bout d'un instant, inquiet de mon silence, il déranga sa main et jeta sur moi un furtif regard plein d'une indicible expression de curiosité et de crainte. Il lut sur mes traits mon étonnement, ma découverte, et un ruisseau de larmes inonda ses joues pourpres, et il s'écria d'une voix étouffée :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est fait de moi ! Que vais-je devenir !

—Pardon, lui dis-je, George, j'ai été trop brusque ; je vous ai fait peur.

L'enfant ne répondit pas et continua de sangloter. Je sentis que la feinte était désormais inutile et qu'il fallait d'abord apaiser cette pudeur alarmée et souffrante.

—Madame... miss... lui dis-je à demi-voix, votre position est si délicate que je conçois que le courage vous manque ; mais réfléchissez et rassurez-vous. Le hasard vous sert mieux que votre résolution, car il vous donne un ami respectueux et un défenseur discret ; accordez-moi estime et confiance, j'en suis digne, croyez-le ; je vous promets que vous n'aurez point occasion de vous en repentir.

Ces paroles et mon attitude soumise calmèrent un peu l'agitation de la jeune inconnue ; je vis se lever vers moi sa figure rougissante, et ses yeux incertains se fixer sur les miens comme pour interroger ma sincérité, puis se détourner de nouveau pleins de confusion.

Je m'assis à une distance respectueuse, et j'ajoutai en souriant :

—Me jugez-vous donc capable de trahir le secret de votre déguisement ? Quand même la délicatesse ne m'en ferait pas un devoir, je suis trop jaloux de mon avantage pour le partager avec d'autres.

Georges secoua la tête d'un air de doute, puis dit en soupirant :

—Tu dois avoir de moi une étrange opinion !

—Je vous respecte infiniment, et je pense qu'il a fallu un concours de circonstances bien impérieuses pour contraindre une personne de votre caractère à adopter un pareil costume.

—Tu as bien raison, reprit la quakeresse. Ecoute-moi : Mon départ de la Havane était indispensable. Le capitaine Johnson, qui connaît ma famille, m'offrit un passage à son bord, et, me voyant seule, me conseilla de prendre l'habit d'homme, pour éviter les mille embarras attachés à la destinée des femmes. Il ne s'agissait que de quelques jours, me dit-il, et il croyait n'avoir que deux ou trois passagers au plus. Je m'embarquai dans cette confiance. Ah ! si j'avais pu prévoir quels indignes compagnons je devais rencontrer sur ce malheureux navire, je me serais résignée à toutes les misères plutôt que d'y entrer !

—Eh quoi ! lui dis-je d'un air de galant reproche, regrettez-vous le hasard qui m'a procuré le bonheur de vous connaître ?

—Déjà ! reprit la quakeresse avec dédain, vas-tu prendre le ton fade et complimenteur que ceux de ton pays affectent avec les femmes ? Je devine assez quelles idées doit te suggérer la situation équivoque où je me trouve. Mais écoute bien une fois pour toutes ; tu peux me dénoncer à cette troupe de bandits qui se dispute là-bas un peu d'or ; tu peux me livrer à leurs persécutions brutales, à leurs outrageans propos, mais j'ai dans le mât de ce bâtiment un défenseur, et si celui-là venait à me manquer, je te prévienais que, pour fuir une insulte, je ne reculerais pas devant la mort !

La jeune femme se leva et marcha d'un pas décidé vers le bord du navire ; elle fixa un œil calme sur l'Océan.

—Je ne crains rien, ajouta-t-elle, j'ai là un refuge assuré. Je sais que le suicide est un crime maudit du Ciel ; mais quand il n'est point d'autre alternative que la honte et la mort, Dieu, qui lit au fond des âmes, absout et recueille le pêcheur !

L'accent vrai et profondément énergique de cette réponse me fit rougir de ma plate présomption. Je m'efforçai de réparer ma sottise en changeant d'entretien. Je m'appliquai à éviter ces formules doucereuses dont nous avons l'habitude de remplir exclusivement la conversation avec les femmes, et qui semblent une impertinente exploitation de leur vanité.

Je parlai à la jeune Américaine comme on parle à un homme qu'on estime. Cette fois je réussis. Elle me répondit avec une franchise qui acheva de dissiper les doutes qui me restaient, et m'avoua sans beaucoup de difficultés qu'elle était et le motif de son voyage.

Prudy, comme elle se nommait, était la fille d'un vénérable ministre quaker de Philadelphie, nommé Lyland, considéré comme l'une des lumières de sa secte. Son éducation, plus étendue et plus solide que ne l'est ordinairement celle des femmes, fut précisément déficiente en ce sens que son père, austère et religieux sectaire, vivant renfermé dans le cercle étroit de la famille, n'instruisit sa fille qu'aux pieuses théories de sa croyance, sans songer à la prémunir contre les vices et la corruption de la société. Ces vertueuses abstractions durent céder tôt ou tard aux entraînemens d'une âme confiante et passionnée. Un jeune marchand de Baltimore, en passant par Philadelphie, s'éprit violemment de Prudy, ou plutôt de la petite fortune qui lui revenait en partage. Ses séductions obtinrent un plein succès auprès de la quakeresse inexpérimentée. Le vieux Lyland, informé des antécédents équivoques du jeune marchand, refusa obstinément son assentiment à un mariage ; alors l'aveugle Prudy, révoltée de la prétendue injustice de son père, eut l'imprudence de consentir à un *elopement*. On sait combien l'extrême liberté des relations entre les deux sexes rend fréquent, aux États-Unis, ce genre d'enlèvement en cas d'opposition de la part des pères. On est quitte pour passer dans l'Etat le plus voisin, où le premier pasteur venu bénit l'union improvisée, et l'on revient marié faire sa soumission. Mais le vieux Lyland n'était pas homme à changer facilement d'opinion. Il demeura inflexible, maudit l'enfant qui portait la déshonneur et l'affliction dans sa maison, et lui défendit de paraître à ses yeux.

Prudy se maria à New-York et suivit son époux à la Havane, où il se proposait de fonder une maison de consignment pour les marchandises du Nord. La malédiction paternelle ne tarda pas à porter ses fruits : A peine six mois s'étaient-ils écoulés, et Prudy avait appris à connaître l'époux qu'elle avait choisi. Elle lut dans cette âme vulgaire et y reconnut les penchans dépravés, l'égoïsme endurci, qu'une hypocrisie désormais inutile ne prenait plus soin de cacher. Désappointé dans ses vœux de fortune, cet homme se montra brutal et emporté ; l'amour passager qu'il avait éprouvé pour sa femme s'éteignit dans les écarts d'un libertinage honteux.

L'établissement projeté ne réussit point ; la gêne, les embarras de ménage s'en mêlèrent, et la position des deux époux devint intolérable. Des dettes considérables avaient été contractées, et un beau matin le mari de Prudy disparut pour se débarrasser à la fois de ses créanciers et de sa femme. Celle-ci accueillit cet abandon comme un bienfait ; sa délicatesse journallement outragée, ses idées sur l'équité et la mutuelle estime violées et détruites, avaient promptement tué l'amour dans son âme confiante, mais fière. La pauvre femme avait eu le temps de déplorer amèrement sa faute ; aussi, l'isolement la trouva calme et résignée. Pourtant elle restait dénuée d'argent et de ressources dans un pays dont elle parlait à peine la langue. Ce fut alors que le capitaine Johnson, qui avait bon cœur lorsqu'il n'était pas ivre, touché de la position de Prudy, lui conseilla d'implorer la miséricorde paternelle, et lui offrit un passage sur son bord. Après bien des hésitations, elle accepta en songeant à l'enfant prodigue, et se disant que sans doute la rigueur du vieux

quanker ne résisterait pas à tant de repentir et tant de misère.

Cette courte et douloureuse histoire, qui est celle de bien des femmes, me fut dite simplement, sans plainte comme sans colère. Prudy glissa légèrement sur les torts de son mari envers elle, mais il me fut facile de deviner que cette discrétion était plutôt l'effet d'une générosité naturelle que d'un reste d'amour pour lui.

En écoutant la jeune femme, je lisais sur ses traits les souffrances qu'elle me racontait. L'ovale aminci de son visage, ses paupières légèrement violettes, un pli rapide creusant par momens son front pur, étaient autant d'indices que le malheur, comme certaines maladies, laisse parfois de son passage. Sans chercher à panser les blessures de cette âme par de banales consolations, je m'efforçai de la distraire en lui offrant des pensées d'avenir et d'espérance. Je lui parlai de son vieux père, dont la colère, apaisée par le temps, avait sans doute disparu devant le regret de son absence; je lui rappelai sa jeune sœur, qu'elle allait trouver belle et grande; je l'interrogeai sur sa ville natale, la splendide Philadelphie, l'Athènes de l'Amérique. Alors, le cœur de la quakeresse se fondit en épanchemens d'une tendresse ineffable: elle me redit ses premières années, me décrivit sa demeure solitaire aux bords du Schuykill, et sourit même aux joyeux souvenirs de son enfance. En l'entendant parler ainsi, je fus surpris et ému de la justesse de ses aperçus, de la grâce touchante de ses pensées, auxquelles l'éducation naïve et les principes rigides de sa secte prêtaient une teinte mystique, des accents de candeur d'un charme ravissant.

Nous demeurâmes ainsi à causer bien avant dans la nuit, accoudés l'un près de l'autre sur le bordage, baignés des molles clartés de la lune, les yeux errans sur l'horizon calme, confondant le murmure de nos voix avec le gazzouillement des vagues clapoteuses. Tous les passagers dormaient depuis longtemps, et nous n'entendions sur le pont que le pas mesuré et lourd du mate, qui se prononçait les bras croisés sous sa veste de toile goudronnée. Enfin, il s'approcha, et nous dit de sa grosse voix enroué :

— Ah ça, est-ce qu'on ne se couche pas ce soir? Savez-vous que voilà trois grandes heures que vous jasez sans vous arrêter. Que vous conte donc ce galant gentleman, mon petit Georges? Mêlez-vous des Français, ce sont des langues dorées.

— C'est moi qui conte, au contraire, mon bon Gillian, répondit Prudy, et c'est lui qui m'écoute. Tu me pardonnes, n'est-ce pas, ami, de l'avoir ennuyé du récit de mes peines? Il y a longtemps que je n'avais éprouvé un pareil soulagement. Allons, bonsoir, il est tard, il faut nous séparer.

La quakeresse ôta l'un de ses gants et me tendit la main en souriant. Je la pressai vivement et m'en fus me jeter tout habillé sur mon lit, où les sensations confuses qui se pressaient en foule dans mon cerveau ne me permirent pas de trouver le repos avant le matin.

En m'éloignant il m'avait semblé entendre le mate gronder paternellement Prudy; néanmoins je n'aperçus pas en elle de changement à mon égard. De cette soirée data pour tous deux une existence nouvelle. L'intérêt puissant que m'inspirait la jeune femme, la confiance fraternelle qu'elle consentait à m'accorder au milieu de son isolement, établirent peu à peu entre nous un lien mystérieux, une intelligence tacite qu'irritaient encore les précautions dont son déguisement lui faisait une loi perpétuelle. Nous nous parlions ra-

rement durant le jour, mais aussitôt que la bouillotte ou la marseillaise attiraient les importuns autour de la table du rouflo, poussés par une attraction réciproque, nous nous rapprochions, et les heures s'écoulaient rapides dans les doucours d'un épanchement mutuel.

(Le Commerce.)

(La suite à un prochain numéro.)

Ninive Retrouvée.

Cette antique cité fondée par Assur, le petit-fils de Sem, le contemporain de Nemrod, Ninive tant maudite par les prophètes, subit deux fois le sort dont ils l'avaient menacée. Sa première chute ne fut pas sans gloire. On a trop enluminé Sardanapale: l'or, l'argent, la pourpre et l'ivoire ornaient ses palais somptueux; il aimait, dit-on, le luxe des festins, les faciles voluptés d'un sérail; mais quels princes de l'Orient ne s'abandonnaient, ne s'abandonnent encore à cette vie molle et sensuelle? Il régnait comme avaient régné vingt rois ses aïeux. Puis quand la révolte souleva ses provinces, s'arrachant aux plaisirs, il s'arma, combattit, et vainquit les rebelles dans trois batailles.

Surpris, vaincu dans un quatrième combat, il s'enferma dans les murs de Ninive et s'y soutint deux ans. La ville n'était point facile à prendre. Selon Diodore de Sicile, ses murs avaient cent pieds de haut, et telle était leur épaisseur, que trois chars y marchaient de front. Quinze cents tours protégeaient encore cette enceinte qui faisait vingt-quatre lieues de circuit. "Ninive, avait dit un ancien oracle, sera vaincue par les eaux qui la baignent." Pendant le siège, les flots gonflés du Tigre renversent tout un pan de muraille. L'oracle est accompli. Sardanapale qui combattait les hommes se soumet au sort. Richesses, femmes, enfans, ministres, courtisans, esclaves, il a tout rassemblé sur un bûcher immense. Sa main y met le feu; avec sa cour et lui disparaît dans les flammes la première monarchie d'Assyrie. Ce n'est point là le fait d'une âme commune. Comment trouverait-on méprisable dans un prince longtemps amolli, ce qui fait l'éternelle gloire des héroïques Sagonins? Mais l'histoire est remplie de ces jugemens contradictoires!

Le second royaume d'Assyrie dura moins que le premier: Ninive échappée au désastre en fut encore la capitale. Les rois vainqueurs y ramènèrent les Hébreux captifs. Tobie, cet homme bienfaisant, y donna la sépulture à ses frères; mais les vices de Ninive et ses richesses, autant que sa corruption, devaient entraîner sa ruine. "Ville superbe, encore quarante jours, et tu seras détruite; criait un envoyé de Dieu, au milieu même de ses rues." Le repentir, cette fois, désarma le Seigneur. Comment, plus tard, Ninive fut-elle prise et détruite par Cyaxare? "Je le raconterai dans un autre ouvrage, dit Hérodote, au livre de son histoire intitulé: *Clio*." Cet autre ouvrage était, on le suppose, une histoire d'Assyrie. Le président Bouhier crut en avoir trouvé des fragmens; mais l'existence en est problématique. La ruine de Ninive ne l'est pas. Le prophète Nahum ne l'avait point en vain prédite, et quelle poésie dans cette prédiction!

"J'entends les fouets qui retentissent, les roues qui se précipitent avec un grand bruit, les chevaux qui frappent le sol et les chariots qui semblent voler.

"En vain Ninive crie à ses habitans qui fuient: *Demeurez, faites ferme*; personne ne tourne la tête.

"Je vois les gens de cheval qui lèvent les

épées brillantes et les lances aiguës; je vois une multitude d'hommes percés de coups, une défaite sanglante et cruelle, un carnage qui n'a point de fin et des monceaux de corps qui tombent les uns sur les autres.

"Pillez l'or, pilliez l'argent: car ses richesses sont infinies et sa magnificence passe tout ce qu'on peut imaginer en vases, en meubles précieux."

La rage et l'avidité du vainqueur passèrent les prédictions du prophète. Cette terrible catastrophe eut lieu 626 ans avant J.-C. Le temps acheva l'ouvrage des hommes. Les sables, les siècles amoncelés couvrirent la cité morte d'un blanc linéol. Grandeurs du monde, êtes-vous assez vaines? On ignora pendant deux mille ans jusqu'au lieu de sa sépulture. Seulement le célèbre voyageur Niebuhr la chercha près de Mossoul, sur les rives du Tigre.

On sait comment elle fut retrouvée. Sur les bords du Tigre en effet, à Mossoul, dans cette ville d'où nous vîrent d'abord ces tissus transparents qui prirent son nom, la France avait un consul instruit, intelligent, studieux; il fit, il y a deux ans, commencer des fouilles. "Que cherchez-vous? dit un "pâtre téméraire des travaux. Des pierres où "figurent des hommes et des animaux? A "quatre lieues d'ici, près et sous le village de "Khorsabad, vous en trouverez en grand "nombre." Le consul de France, M. Botta, part à l'instant. Il reconnait et l'existence et la richesse du trésor, même avant d'en soupçonner l'étendue. Pour en constater l'importance, la nécessité lui révèle un art qu'il ignorait. Le crayon, étranger à sa main, l'aide pourtant à reproduire ce qu'il voit. Sur ces simples linéamens on devine la puissance de l'art et la richesse des souvenirs.

Mais des soins importants enlevaient le consul aux travaux de l'archéologue et du dessinateur. Un peintre habile, jeune, actif, courageux, fait au langage, aux mœurs de l'Orient, M. Flandin, y avait déjà dessiné les ruines de Chapour. Le gouvernement l'envoie à Mossoul. Il va s'éclaircir des indications du consul, le seconder dans ses recherches, et ces deux hommes, qui s'apprécient, qui s'estiment, qui s'aiment, suivent avec une ardeur égale, un égal amour de la science, une découverte qui doit honorer la France.

De nouvelles fouilles ajoutent bientôt à l'intérêt de l'exploration. Deux cents hommes y sont employés chaque jour. Un village, habité par des Kurdes et d'anciens Caldéens, couvrait le sol. Le village est acheté, payé, renversé. Déjà ce ne sont plus des restes rares, des débris précieux, c'est un palais entier, avec son enceinte, ses cours, ses façades, ses salles, ses galeries, couvant vingt-deux mille mètres de surface. Des lions en bronze, des taureaux à tête humaine en défendent, pour ainsi dire, l'entrée. Des émaux, représentant des caractères ennéiformes, en décorent les larges frises; puis au-dessous, au-dessus de ces mystérieuses inscriptions, règnent des bas-reliefs qui déroulent aux yeux les mœurs, les arts, les coutumes, les jeux, les cérémonies, les combats, les triomphes de ces temps, de ces peuples placés si loin de nous. Tous ces bas-reliefs, vivement sculptés sur des plaques de gypse dur, étaient colorés, quelques uns le sont encore. D'abord vous voyez et souvent des scènes guerrières. Le roi s'élance au combat sur un char trainé par des coursiers rapides. Un cocher les guide; un esclave tient au-dessus du roi le parasol, qu'on retrouve encore de nos jours, comme signe du commandement, dans les mœurs africaines. Ici des morts étendus sur un champ de carnage, des pyramides de têtes

amoncelées et des secrétaires qui les prennent en compte : c'est encore l'Algérie d'il y a quinze ans.

Plus loin, la dévastation suit la victoire : on voit les vainqueurs ardents au butin ; ils pillent un temple, ils chargent des chariots, ils brisent des idoles d'or ou d'argent ; on pèse avec soin les membres mutilés de ces dieux métalliques, et le fidèle comptable est encore là prenant ses notes et régularisant le pillage. Parmi des guerriers à longues barbes, j'en vois qui n'en ont pas.—Sont-ce des femmes ?—Ce sont des eunuques. Parmi ces hommes au nez d'aigle, aux cheveux soigneusement roulés en boucles, quels sont ces autres hommes aux nez écrasés, aux cheveux crépus ? Des nègres. Quels sont ces malheureux qui portent un anneau passé dans la lèvre inférieure et qu'on rassemble et qu'on entraîne à l'aide de courroies fixées à ces anneaux ? Des captifs.

Toutes ces curieuses scènes, si nouvelles à force d'être antiques, si dramatiques dans leur ensemble et leurs détails, ne se voient plus seulement à Korsabad, ou plutôt à Ninive, elles existent reproduites par un crayon exact, dans les beaux dessins rapportés par M. Flandin, depuis peu de jours à Paris. Il pourrait vous montrer encore la représentation des arts guerriers du tems, de camps retranchés, des villes dont on sappe ou dont on escalade les murs en formant la tortue, en agissant par le bélier, la catapulte ou la baliste ; des ponts qu'on construit, des marins dans leurs barques apportant les bois nécessaires aux travaux.

Mais tout n'est pas scènes de guerre. Je vois des chasseurs perçant de leurs traits des lièvres, des pigeons, des perdrix ; j'assiste à la joie des festins dans des salons décorés de tables et de sièges des formes les plus variées et du goût le plus fin dans sa singularité ; je vois l'ordre pompeux des cérémonies religieuses ; je vois des étrangers apportant aux pieds du souverain le modèle en petit des villes conquises, tandis que d'autres lui présentent les chevaux de la soumission. C'est encore Alger, Tunis, le Maroc, ou plutôt c'est toujours l'antique Asie, berceau du genre humain, perpétuant au loin ses usages et ses traditions (1).

La richesse des costumes, brodés, ajustés, frangés ; la variété des étoffes indiquées par les procédés de l'art ; le luxe des armes, l'élégante originalité des vases, des sièges, des ameublements ; ce que les principaux personnages montrent de recherche et de soin dans l'arrangement des cheveux, de la barbe, tout révèle une civilisation si avancée, que les livres même n'en donnent qu'une imparfaite idée. Ce qu'on voit frappe, éclaire, instruit bien autrement que ce qu'on lit. Les arts surtout, auxquels on doit des représentations si fidèles d'une société qui n'est plus depuis trois mille ans, suffiraient à constater sa richesse, son intelligence et ses progrès. Le dessin, la sculpture ont dans le modelé, l'action, le mouvement des figures, des animaux, des chevaux surtout, un caractère de simplicité, de noblesse et d'énergie qui touche aux meilleurs tems. C'est Pylée qu'en font concevoir les riches portefeuilles de M. Flandin.

Comme toujours les sentimens sociaux sont restés bien en arrière. Ces bas-reliefs de Ninive retracent plus d'une scène de barbarie. On voit des prisonniers, peut-être des criminels, élevés nus sur des pals qui leur traversent la poitrine. Un homme est livré à des exécuteurs qui probablement l'écorchent vif ; et dans un autre groupe le souverain lui-même, avec les attributs de la royauté, tient à genoux devant lui un de ces captifs aux lèvres percées

dont j'ai parlé plus haut, et va lui crever les yeux avec un javelot qu'il balance dans sa main gauche. Le rang suprême s'associait ainsi, comme bien longtemps encore après en Orient, aux droits du bourreau. Que de siècles avant de faire comprendre et pratiquer aux hommes les devoirs, les vertus renfermés dans ce mot si touchant : *l'humanité* !

On peut juger par ce seul aperçu des lumières et de l'intérêt que *Ninive retrouvée*, ses monumens, ses statues, ses bas-reliefs, ses divinités mieux connues, répandront sur l'histoire des Assyriens. Pillez l'or, pilliez l'argent ! "avait dit le prophète Nahum. Jamais prédiction ne fut mieux accomplie. Pas une pièce de monnaie, pas un bijou ne furent retrouvés dans les fouilles. Mais tout n'est pas dit peut-être au sujet de Ninive. On a sur Sardanapale des *anecdotes* qui peuvent laisser quelque espoir. Il cachait ses trésors dans des souterrains profonds. Des habitans de Ninive concurent le projet d'y parvenir de leur habitation même, en creusant le sol. Pendant le jour ils avançaient leur mine, et la nuit ils jetaient la terre qu'ils en avaient tirée dans le Tigre. Leurs mesures furent prises si justes que le trésor enfin leur appartint. (Hérodote, liv. II). Qui sait si le palais de Korsabad n'a pas aussi ses souterrains ?

Sans rêver de chimériques richesses, contentons-nous du trésor que M. Botta, que M. Flandin livrent à la science. Le rare, l'inappréciable mérite de la découverte restera toujours au premier, le soin de la perpétuer au second. Dans des travaux faits en commun, ils conserveront toujours une part honorable et distincte ; mais l'archéologie, l'histoire, les arts ne les sépareront point dans leur reconnaissance. C'est pour la France un très juste sujet de joie que le monde savant doive une si glorieuse résurrection de Ninive à ses consuls, à ses artistes.

FS BARRIÈRE.

Un Mariage Juif

A MOGADOR.

A Monsieur N—, homme de lettres, à Paris.

MOGADOR, 1844.

Mon cher ami,

Vous attendez peut-être de moi quelque tableau de mœurs arabes, tout empreint de couleur locale, tout resplendissant des chaudes teintes du soleil africain. En effet, pour un homme de talent, il y a ici beaucoup de sujets curieux à traiter ; mais je ne suis pas peintre. Contentez-vous donc d'une simple esquisse qui n'a d'autre mérite que la vérité des détails ; car, bien différent de nos voyageurs sédentaires, je ne décriais que ce que j'ai vu.

L'Arabe fait tout au rebours de l'Européen : il se rase la tête et laisse croître sa barbe. Les inférieurs, les domestiques, les juifs surtout n'oseraient pas se présenter devant leurs supérieurs, la tête nue et les pieds chaussés. Tout se passe dans le même ordre, à l'envers du nôtre.

Chez nous, la femme est l'ornement, la perle de la société ; reine d'abord par la grâce et par la beauté, elle affermit son empire par les charmes de son esprit et par les ressources d'une éducation soignée. Ici, la femme est un être avili, dont la dignité ne s'élève guère au-dessus de celle d'un animal domestique. On va même jusqu'à mettre en question si elle a une âme, et la question n'est pas encore résolue !... Son mari est libre de lui donner autant de rivales qu'il en peut nourrir. L'obésité étant regardée par les Arabes comme un complément indispensable de la beauté des femmes,

ou les engraisse à l'instar des chapons ; pardonnez-moi cette comparaison triviale, elle ne m'appartient pas, c'est de l'histoire. Elles vivent dans des appartemens séparés, ne sortent jamais, se visitent entre elles ; et ces esclaves, si inférieures d'ailleurs aux Européennes, les égalent pour le moins, dans l'art cultivé avec tant de succès par nos dames, de se déchirer à coups de langue.

Le poème de Legouvé, *le Mérite des Femmes*, semit ici un non sens.

L'un des fils de l'empereur s'est marié il y a quelque temps : il a épousé légitimement trois femmes à la fois.

Au milieu de ces Arabes si fiers et si ignorants, si intelligents et si paresseux, il existe une nation de parias, les juifs, qui ont tous les vices de l'esclavage et toutes les infirmités de la corruption. Lorsqu'ils paient la capitation, ils passent sous les fourches caudines, et reçoivent une fustigation qu'on leur inflige moins comme un châtiment corporel quo comme un signe de servitude. L'instant d'après, ces mêmes juifs, qui sont obligés d'ôter leur chaussure en passant devant une mosquée, qui doivent toujours céder la droite à un musulman, ces juifs si humbles relèvent la tête, étalent un luxe dont la source n'est pas toujours très pure, et traitent de puissance à puissance avec les autorités du pays.

Le roi des juifs de Mogador a marié sa fille à l'un de ses co-religionnaires, car ici les mariages mixtes sont impossibles. Les fêtes ont commencé huit jours avant le mariage ; et huit jours après, la table patriarcale était encore dressée pour tous les israélites, qui venaient à chaque instant y prendre place.

Les familles des deux futurs, originaires de Gibraltar, sont habillées à l'européenne ; mais leurs alliés, leurs amis de la même religion portent le costume du pays. C'est, pour les hommes, une espèce de grande robe de chambre de drap, une large ceinture et une calotte noire en forme de turban. Quant aux femmes, une pièce de beau drap le plus souvent rouge, quelquefois vert ou bleu, enveloppe leur corps jusqu'à la taille, où elle est fixée par une riche ceinture brodée en or, avec plus de luxe que de goût. Le jupon, également brodé en or, peut aller à toutes les femmes. Le corsage en soie est brodé de même ; les manches, ordinairement en mousseline ou en étoffe soie et laine, sont ouvertes et laissent voir le bras. Puis viennent les diamans, et surtout les perles, pour lesquelles les juives ont une telle passion que les plus pauvres, à certaines solennités, se privent de manger pour pouvoir en louer et les porter un seul jour. Elles n'ont pas oublié encore les perles d'Ophir.

Ce costume, riche et pittoresque, est surmonté d'une coiffure originale : elle consiste en un fichu de soie à bords rayés, placé sur le coin de l'oreille avec un petit air coquet et mutin. Ajoutez à cela un embonpoint obtenu par des moyens factices, un teint plâtré de rouge et de blanc, des mains peintes d'une couleur brune qui ne les fait pas mal ressembler à celles des marchandes de cerneaux ; des pieds de la même teinte, et chaussés d'élégantes pantoufles brodées ; des yeux que le pinceau a entourés d'une ligne noire ; des ongles colorés en rouge, et vous aurez un portrait fidèle de la femme juive au Maroc.

Vous connaissez maintenant les costumes, passons aux cérémonies du mariage.

Le premier jour, la future est entourée de ses demoiselles d'honneur, gentilles surnuméraires aspirant à la place qu'elle occupe : elles sont exposées dans un salon où chacun vient les examiner, où chaque juif cherche la compagne qui lui est prédestinée. La mariée est habillée à l'européenne ; elle a de beaux yeux noirs (on n'en voit pas d'autres ici), la figure

douce ; et, ce qui ne gêne rien dans aucun pays du monde, sa beauté modeste est accompagnée d'une brillante dot. Son cortège est paré de ses plus beaux atours, tels que j'ai essayé de vous les décrire. Elle dit adieu à ses beaux cheveux noirs, car la loi de Moïse ne permet pas qu'au Maroc une femme mariée laisse voir sa chevelure naturelle. Le jour de ses noces elle prend perruque ; ce mot est pour elle le synonyme de mari.

Les jours suivants, même exposition, mêmes cérémonies. Mais d'autres scènes se passent dans diverses pièces de la maison. Les amis et les parents des deux familles ont envoyé, en cadeau, des bœufs, des vaches, des agneaux. Ces victimes sont immolées dans le *patio* (la cour) de la maison nuptiale. Cinq tables, servies avec profusion, sont dressées : la première, présidée par la mère, est destinée aux juives ; la mariée en fait les honneurs ; la seconde est pour les juifs de distinction ; ceux de moindre importance prennent place à la troisième table ; la quatrième est celle des gens de service, et enfin, la dernière est pour les misérables.

Une journée est consacrée à une fête donnée spécialement aux Européens, aux chrétiens ; elle se termine par un souper, dont le marié fait les honneurs, la tête couverte, non par impolitesse, mais par devoir religieux. Invité à ce festin et peu habitué aux excentricités culinaires des enfants d'Abraham, j'y ai regretté les lentilles d'Esau.

Le septième jour, la pauvre mariée est exposée encore ; mais cette fois elle est seule. Assise sur un grand fauteuil, la tête surmontée de deux plumes d'autruche, cachée sous un voile magnifique, les mains appuyées sur les genoux, elle ne lève pas les yeux, ne fait pas un mouvement, ne prononce pas une parole ; elle ressemble à ces poupées sous cloche qui, chez nos marchands de jouets, excitent l'admiration béante des enfants parisiens. Devant elle, brûlent deux énormes cierges, qui, d'après la coutume, doivent être consumés jusqu'à la dernière parcelle.—Pendant ce temps, le futur est consigné dans une autre pièce, où il fait boire son meilleur vin à ses co-religionnaires, qui le complimentent sur son mariage et surtout sur la dot.

Mais voici venir le grand-rabbin, accompagné de ses sous-rabbins et du père de la mariée. Ils la prennent par les mains et lui font visiter processionnellement la maison qui lui est destinée. Les deux cierges sont portés en tête par les domestiques. La maison parcourue, la mariée fait signe qu'elle l'accepte. Alors le grand-rabbin appelle le futur par son nom et en frappant trois fois : celui-ci accourt et embrasse tous les membres de sa nouvelle famille, la future exceptée. C'est le moment de l'attendrissement, de la joie mêlée de larmes, des exclamations, des prières étranges, psalmodiées en arabe, en hébreu... c'est harmonieux comme la Tour de Babel.

On procède ensuite à la lecture du contrat qui reste entre les mains de la famille de la mariée. Cet acte doit être conservé avec le plus grand soin ; car s'il était perdu, le mariage serait annulé de droit, dans le cas où le mari l'exigerait. Une clause bizarre du contrat porte que si l'époux a fantaisie de renvoyer sa femme, il paiera un dédit, calculé ordinairement sur le triple ou le quadruple de la dot. Cette précaution n'est pas inutile ; car les juifs ont hérité de l'humeur polygame des patriarches, et passeraient volontiers de Sarah à Agar.

Après cette lecture, le futur se livre à des agaceries plus ou moins gracieuses ; il attaque la mariée à coups de juronnières ; elle se défend en lui jetant au visage ses brucolots, ses diamants, ses colliers : malheur, trois fois malheur

s'il les laisse tomber ! Enfin, on la place sur une estrade, espèce de trône devant lequel brûlent les deux cierges ; et les dames et les demoiselles de distinction sont appelées à figurer assises à côté de la mariée pour l'honneur.

Toutes ces cérémonies sont accompagnées de chants joyeux, de psalmodies religieuses, de musique arabe, peu agréable à des oreilles européennes ; car ici l'harmonie est dans l'enfance et la mélodie au maillot. La mariée devrait, suivant la loi, passer la nuit entière en prières au sein de sa famille ; mais très fatiguée de ces sept jours d'épreuves, elle obtient ordinairement des dispenses.

Le lendemain, huitième et dernière journée, on la marie, toujours dans la même pièce, et avec des cérémonies religieuses à peu près semblables aux nôtres. Le marié lui passe au doigt l'anneau nuptial ; lui présente un verre de vin, la fait boire comme un enfant, boit lui-même après dans ce même verre et le brise ensuite, en le jetant avec le vin qui reste dans une cuvette placée à leurs pieds. Les juifs attachent tant d'importance, tant d'idées superstitieuses à l'exécution de ces formalités, que les mariés font plusieurs répétitions préalables de leurs rôles d'un jour.

A midi, le *oui* fatal est prononcé : on les enferme dans le même appartement, et leurs crédules co-religionnaires se retirent, avec l'espoir que le Messie naîtra peut-être de cette union.

JULES VAN GAVER.

Ancedote sur Talma

Talma éprouvait toujours un sentiment de crainte lorsqu'il était en scène et redoutait tout ce qui pouvait prêter à rire aux spectateurs.

Dans je ne sais quelle ville des départemens, il remplissait un jour le rôle de Jacques Molay, dans les *Templiers*, de M. Renouard ; il était fort mal secondé. Au moment le plus pathétique, lorsque les Templiers, condamnés par ordre de Philippe-le-Bel, se préparent à marcher à la mort, et que le grand maître, plein d'un saint enthousiasme, s'écrie : Ce n'est pas le supplice, c'est :

La gloire du martyr

Remercions le ciel, qui nous l'accorde à tous !

Talma aperçoit près de lui un Templier, porteur de la plus hideuse figure qu'on puisse imaginer ; une large bouche, de longues dents se montrant en dépit des lèvres, un gros nez rouge, des yeux dont l'un descendait vers le parterre, tandis que l'autre s'élevait en louchant vers le lustre. Talma désolé s'imagina que tout l'effet de la tragédie va être manqué ; les bras élevés et le regard calme, il ressemblait en ce moment au juste, qui voit le monde s'érouler et ne s'en émeut pas ; cependant sans rien changer à sa situation, il appelle à voix basse et avec colère le directeur de la troupe : M. Bernard !

M. Bernard était tout près de lui, les bras piéusement croisés sur la poitrine, il pria Dieu et se préparait à être brûlé vif, cependant il répond vivement : M. Talma ?...

Talma continue :

Que le feu des bûchers s'allume autour de nous ! Que le fer de la mort s'agite sur nos têtes, Je suis prêt, l'êtes-vous ?...

« Quel est donc cet animal habillé en homme qui est à ma droite ? comment avez-vous pu placer près de moi une pareille figure ? »

Bernard.—Je suis bien fâché, M. Talma....

Talma :

Oui, je vois que vous l'êtes !...

Grand Dieu ! je te bénis ! tu répands dans nos cœurs Un courage plus grand encore que nos malheurs.

Bernard (les yeux mouillés de larmes et la tête baissée, avec onction).—C'est vrai, il est bien laid ! c'est un teinturier de cette ville, nommé Flamand, il joue par amour pour l'art. Nous ne sommes pas riches en figurans, et j'ai été obligé.....

Talma :

Dieu veut que l'univers reçoive un grand exemple, Ces soldats de la foi, ces défenseurs du temple, etc.

« Dites-lui donc de s'éloigner. »

Bernard (s'adressant au teinturier sans le regarder).—Eloignez-vous.

Tous les comparses s'éloignent au lieu de se presser autour du grand-maitre. Talma, plein de ferveur se retourne vers les chevaliers et s'écrie :

O dignes chevaliers !...

« Où sont-ils donc ces imbécilles ?..... »

Bernard, aux choristes.—Venez donc ! venez donc !

Les choristes reviennent en foule, et toujours l'homme au nez rouge le premier.

Talma :

Amis, puisque la vie
Ou plus tôt, ou plus tard doit nous être ravie,
Bénéissez nos périls....

« Que le diable l'emporte ! allons donc, monsieur le teinturier, éloignez-vous de moi ! »

C'est par eux qu'aujourd'hui
Dieu marque le chemin qui nous ramène à lui ;
Mais quoi !...

« Il ne s'en ira pas !..... »

Dois-je affliger encor votre constance !...

« Cachez-vous derrière les autres. »

Flamand.—Je ne veux pas être derrière, voyez donc.....

J'suis mieux habillé que les autres, tiens....

Talma.—Va-t'en au diable, butor !

Amis, etc....

Flamand.—Je casserai le cou à ce grand acteur :

Talma (l'embrassant).—Je te ferai mettre à la porte !.....

O consolant espoir ! supplice glorieux !
Mes amis, l'échafaud nous rapproche des cieux.

Et pendant tout ce colloque le public fondait en larmes.

(L'entr'acte.)

Statistiques de la Nouvelle France.

[L'extrait qui suit est encore plus intéressant que ceux qui le précèdent. Outre le recensement de la population, toute française, au moment où allait commencer sa fusion avec la race anglo-saxonne : il nous détaille les fonctions publiques, le nombre des fonctionnaires, les diverses classes et professions de la société ; et si la capitation fut répartie sans favoritisme, il nous fournit de précieuses données pour l'examen comparatif des revenus, tant publics que privés. Il nous montre aussi les grands efforts et sacrifices que fit la province à cette époque, pour repousser l'invasion qui devait se terminer par la conquête.]

(Paris Doc. vol. 10, no. 45, p. 360.)

Canada, 1754. — Capitation.

QUEBEC. — 8000 Ames.	
MM. Le Gouverneur-Général.	1200 lb
L'Evêque.	600
L'Intendant.	1000
Le Lieutenant de Roi.	150 lb
Le Major.	100
	} 250

LE CLERGÉ.

Chapitre.

Un doyen.	125 lb.
4 dignités @ 60 f.	240
7 chanoines @ 50.	350

Cure de Québec, évaluée à 3000 lb.

Le curé.	200	} 250
2 vicaires @ 25.	50	

Samnair, (sic scribitur.)

6 directeurs ou agrégés @ 150 lb.	900
-----------------------------------	-----

Collège des Jésuites.

15 pères et frères @ 100 lb.	1500
------------------------------	------

Urselines.

45 filles @ 15 lb.	675
--------------------	-----

Hôtel-Dieu.

40 filles @ 15 lb.	600
--------------------	-----

Hôpital-Général.

30 filles @ 15 lb.	450
--------------------	-----

Sœurs de la Congrégation.

5 filles @ 15 lb.	75
-------------------	----

OFFICIERS MILITAIRES.

Un chirurgien en chef.	200	
12 capitaines. @ 90 lb.	1080	
12 lieutenans. @ 60	720	} 2436
12 enseignes en ler. @ 30	360	
12 enseignes en 2d. @ 23	276	

OFFICIERS DE JUSTICE.

Le premier Conseiller.	90	
9 Conseillers @ 40 lb.	360	
Le Procureur-Général.	108	} 666
Le Greffier en chef.	100	
Le premier Huissier.	8	

PREVOTÉ.

Le Lieutenant Général.	58	
Le Lieutenant Particulier.	50	} 233
Le Procureur de Roi.	25	
Le Greffier.	100	
Le Grand Prevost.	50	} 100
Le Grand Voyer.	50	

AMIRAUTÉ.

Le Juge.	50	} 100
Le Greffier.	50	

Officiers de plume.

Le Contrôleur de la Marine.	150	
2 écrivains principaux @ 75 lb.	150	
4 " ordinaires, 50	200	} 950
15 " non brevetés, 30	450	
Le trésorier.	125	
Le garde-magasins.	125	} 250

Officiers de port.

Le Capitaine.	100	
Le Lieutenant.	70	} 220
Le Maître.	50	
Le Chef de construction.	200	

DOMAINE DU ROI.

Le Directeur (est Lieut. Gén.)		
Le Receveur	} (sont Conseillers.)	
Le Contrôleur		
3 Visiteurs @ 125 lb.	375	
6 écrivains @ 30	180	} 605
Le Capitaine des Gardes.	50	

COMPAGNIE DES INDES.

Un Agent.	150	
Un Contrôleur.	125	} 425
Un Receveur.	100	
Un Commis.	50	
Un Médecin.	100	} 250
Un Chirurgien-Major.	100	
Un Chirurgien en second.	50	

On peut compter 1200 Chefs de familles; marchands, ouvriers, maîtres et autres ouvriers ayant magasin, journaliers, etc. Nous les diviserons en 5 classes. Ces chefs paieront pour eux et pour leurs femmes, savoir:

1° 100 négocians des plus aisés @ 60 lb.	6000
2° 100 maîtres de métiers et autres @ 30 lb.	3000
3° 400 moins aisés @ 10 lb.	4000
4° 609 charretiers et journaliers @ 3 lb.	1800
5° 5326 personnes, enfans de tous âges, et domestiques; que nous croyons ne devoir employer que pour 3000 payans, attendu les enfans aude-sous de 7 ans et les non valans; @ 20 sols.	3000
8000 âmes.	32,650 lb.

MONTREAL. — 4000 âmes.

MM. Le Gov. Général.	500 lb.	} 1150
Le Commissaire.	400	
Le Lieutenant de Roi.	150	
Le Major.	100	

LE CLERGÉ.

Le Séminaire de Saint-Sulpice.

20 @ 100 lb.	2000
--------------	------

Jésuites.

4 @ 50 lb.	200
------------	-----

COMMUNAUTÉS DES FILLES.

Les Hospitalières.

25 filles @ 15 lb.	375
--------------------	-----

Congrégation.

50 filles @ 15 lb.	750
--------------------	-----

Sœurs Grises.

10 filles @ 15 lb.	150
--------------------	-----

OFFICIERS MILITAIRES.

14 compagnies donneront.	2842
Le Chirurgien-Major.	100
Le capt. de Portes.	50

OFFICIERS DE JUSTICE.

Le Juge.	58	
Le Lieutenant Particulier.	40	} 223
Le Procureur du Roi.	25	
Le Greffier.	100	

OFFICIERS DE PLUME.

Le Garde de Magasins.	125	
Le Trésorier.	50	} 350
6 écrivains @ 30 lb.	180	

COMPAGNIE DES INDES.

L'Agent.	160	
2 Commis @ 30 lb.	60	} 210

600 CHEFS DE FAMILLES divisés en cinq classes:

186 pers.	1° 60 marchands, les plus aisés @ 60 lb.	3600
600 fems.	2° id. les moins aisés @ 30.	3000
1386 âmes.	3° 250 journaliers, etc. @ 10.	2500
2614	4° 290 idem, @ 3.	870
4000	5° Il nous reste 2614 prs.; enfans, etc. à n'employer que pour 1500; @ 20 sols.	1500
4000 âmes.		19,870 lb.

LES TROIS-RIVIERES ET FORGES, 800 âmes.

MM. Le Gouverneur.	500
Le Lieutenant de Roi.	150
Le Major.	100

LES URSELINES.

20 filles @ 10 lb.	200
--------------------	-----

OFFICIERS MILITAIRES

4 compagnies qui donneront.	812	} 822
Un chirurgien.	10	

LA JURISDICTION ROYALE.

Le Juge.	40	
Le Procureur du Roi.	25	} 165
Un Greffier.	20	
(Il est proc. du Roi) Garde-mag.	80	

FORGES.

28 persn.	Un Directeur.	100	
20 chefs.	Un Fournisseur.	100	} 260
732	2 employés @ 30 lb.	60	
800	20 CHEFS DE FAMILLES @ 20.	400	
	732 prs. (pour 400) @ 20 sols.	400	
800 âmes.		2,997 lb.	

LES CAMPAGNES.

91 Curés dont les bénéfices peuvent s'évaluer l'un dans l'autre @ 75 lb.	6,825
1,500 habitans aisés @ 40 lb.	60,000
1,500 " moins aisés @ 25.	37,500
2,000 " " @ 15.	30,000
4,200 femmes, qui paient avec leurs maris.	
3,000 voyageurs, engagés, volontaires, @ 6 lb.	18,000
12,291 âmes.	152,325
29,909 Tant chefs de familles et leurs femmes, qu'enfans et domestiques, (passés pour 18,000) @ 20 sols.	18,000
42,200 âmes.	170,325

RECAPITULATION.

Québec.	8000 âmes.	32,650
Montréal.	4000 "	19,870
Trois-Rivières et Forges.	800 "	2,997
Campagnes.	42200 "	170,325
	56000 "	225,842

True extracts from the 1st, 2d, 7th, 8th, and 10th vols. of the Paris Documents in the office of the Secretary of State of the State of New-York.

(Signed,)

E. B. O'CALLAGHAN.

Albany, 26 June 1845.

L'agriculture, les sciences, le bonheur.

O fortunatos nimium, etc. — Vingo.

En considérant les divers états de la vie, en les envisageant sous leurs différens points de vue, il est aisé de s'apercevoir que l'agri-

culture est sans contredit un des plus avantageux. Malheureusement en ce pays, qui offre tant de ressources au cultivateur, rien n'est plus en arrière que cet état.

Un jeune homme n'a-t-il reçu une éducation libérale, même une teinture d'instruction, aussitôt il se jette à une profession ; l'on dirait qu'il a honte de retourner à l'état qu'avait son père ; il semble croire que la culture de la terre doit être laissée à l'ignorant. Au contraire, aucun autre genre de vie ne donne plus de tans, ni plus de goût pour les sciences et les arts que celui du cultivateur. Il a constamment sous les yeux le beau et grand livre de la nature. Veut-il se livrer à la botanique, n'a-t-il pas dans son champ et dans son jardin les plantes et les fleurs. Passant de la terre aux cieux, a-t-il du goût pour l'astronomie, il y est encouragé par l'utilité que lui apportera cette science dans son état. La littérature : les poètes ont chanté la nature et les champs. Rien ne l'empêche d'étudier les lois de son pays. Le mécanisme est de son ressort ; il en a besoin tous les jours dans les machines et les instrumens dont il se sert.

Pour le bonheur, où est-il, s'il n'est chez le cultivateur ? La vie douce et aisée qu'il mène, n'ayant affaire pour ainsi dire qu'à la Providence et à son champ ; loin de l'agitation des affaires, il échappe aux soucis qui en naissent.

L'intention ici n'est pas de déclamer contre les professions, ce serait absurde de le faire ; l'on veut parler de ceux qui ne peuvent les suivre, faute de clientèle, et qui pourraient mieux faire en prenant un autre chemin.

Beaucoup de jeunes gens de bonne éducation qui ont quelques moyens, passent leur vie dans nos villes, suivant une profession ingrate, y végètent sans rien amasser. En pension ou chez leurs parens, ils dépensent ce qu'ils ont, sans soucis pour l'avenir, menant vie de garçon, souvent inutile, quelquefois nuisible.

En campagne avec les mêmes petits moyens, sur une terre à eux, ils y prendraient intérêt, ils chercheraient à la faire valoir, à se former un établissement. Par leur éducation, ils se rendraient utiles à leurs concitoyens, qui en ont tant de besoin, maintenant, plus que jamais, vu nos corporations rurales où l'agriculteur est appelé à faire ses propres lois. Bientôt ils s'apercevraient de la différence qu'il y a entre un citoyen utile qui, avec de petits moyens, se fait un sort modeste, il est vrai, mais honorable, et un homme qui, avec les mêmes moyens, perd pour ainsi dire son existence, est pauvre et sera toujours pauvre ; qui non seulement ne fait rien pour son pays, mais qui est à charge à lui-même.

Le cultivateur comme tout autre est exposé à la mauvaise fortune, mais il semble qu'il y a de la différence dans son malheur. Jetons un coup d'œil sur différents états. Voyons par exemple chez l'avocat. Son manque de succès non seulement le fait souffrir lui-même, mais il est presque toujours suivi de la ruine de l'une des parties, du moins elle en souffre un dommage considérable. Le marchand faillit-il, combien d'autres se ressentent de ses pertes.

Le cultivateur éprouve un échec, sa récolte manque, eh bien ! il se trouve par sa position à en souffrir seul ; il espère et à tout lieu d'espérer que l'année suivante lui ramènera l'abondance. Bien ingrat le champ qui ne donne pas le pain à celui qui le cultive. Dans la plupart des états, l'on regrette son malheur, non seulement pour soi, mais

pour le dommage qu'en souffre les autres. L'agriculteur le regrette pour le bien qu'il n'a pu faire, différence immense dans la vie de l'homme quand il y réfléchit. Pour cultiver la terre il faut de l'activité, mais personne ne doit avoir honte du travail.

Quel bien ne feraient pas dans nos campagnes, un certain nombre de cultivateurs instruits, qui s'occuperaient réellement et effectivement de la culture de la terre, qui chercheraient à faire fleurir l'agriculture, à exploiter sur de bons principes notre beau sol. Au bout de quelques années, ils seraient certainement bien récompensés en voyant que leur exemple a été suivi, et en considérant le bien qu'ils ont fait.

L'agriculture ne rabaisse pas l'homme d'éducation, mais l'homme instruit relève l'état de cultivateur.

LOUIS LEVESQUE.

Berthier 19 Juillet, 1845.

Comme nous avons été privé, cette année, du plaisir de pouvoir assister aux exercices littéraires du collège de St. Hyacinthe, nous devons laisser à d'autres le soin d'en faire connaître et ressortir tout le succès et le mérite. Cependant, d'après les témoignages que nous en avons reçus, nous croyons pouvoir certifier sans crainte, qu'ils n'ont été ni moins instructifs, ni moins brillants que les années précédentes. Voici la liste des lauréats, telle qu'on a eu la complaisance de nous la communiquer :

COLLEGE DE ST. HYACINTHE.

DISTRIBUTION DES PRIX.

Enseignement religieux.

1ère. classe.—1er prix, Casimir Papineau ; 2d. prix, Pierre Benoit. 1er. accessit, J. B. Archambault, 2d. Théophile Durocher, 3d. Paul LeBlanc.

2d. classe.—1er. prix, Louis Durocher, 2d. prix, Michel Godard. 1er. accessit, François Taupier, 2d. accessit, François Bechard, 3ème. accessit, Gustave Papineau.

Philosophie.

Logique, Métaphysique, etc.—Prix 1er. Casimir Papineau ; 2d. J. B. Archambault. Accessit 1er. H. Tugault ; 2d. P. Benoit ; 3me. Hercule Paradis.

Économie Politique.—Prix 1er, C. Papineau ; 2d. P. Benoit et H. Tugault. Accessit 1er. J. B. Archambault.

Mathématiques.—Prix 1er. H. Tugault. Accessit 1er J. B. Archambault ; 2d. Hercule Paradis.

Rhétorique.

Prix d'excellence, A. Papineau. Discours Français.—Prix 1er. A. Papineau ; 2d. C. Leclère. Accessit 1er. G. Leclère ; 2d. H. Audette.

Version latine.—Prix 1er. A. Papineau ; 2d. H. Audette. Accessit 1er. T. Durocher ; 2nd. P. LeBlanc ; 3me. G. Leclère.

Thème latin.—Prix 1er. A. Papineau ; 2d. H. Audette. Accessit 1er. P. LeBlanc ; 2d. T. Durocher ; 3me. G. Leclère.

Version grecque.—Prix 1er. A. Papineau ; 2d. P. LeBlanc. Accessit 1er. T. Durocher ; 2d. G. Chèvrefeuille.

Cours d'éloquence.—Prix A. Papineau. Accessit 1er. H. Audette ; 2nd. T. Durocher ; 3me. P. LeBlanc.

Histoire.—Prix A. Papineau. Accessit 1er. H. Audette ; 2d. T. Durocher.

1ère classe anglaise.—Prix d'excellence.—A. Papineau. Accessit P. LeBlanc.

Traduction du français en anglais.—Prix A. Papineau. Accessit 1er. C. Leclère ; 2d. P. LeBlanc ; 3me. H. Audette.

Belles-Lettres.

Prix d'excellence.—Fr. Berthelet. Amplification française.—Prix 1er. M. Legros ; 2d. C. Dessalles. Accessit 1er. E. LaBerge ; 2d. T. Chagnon.

Version.—Prix 1er. E. LaBerge ; 2d. Fr. Berthelet. Accessit 1er. C. Dessalles ; 2d. M. Legros ; 3me. Jos. Lapière.

Thème.—Prix 1er. M. Legros ; 2d. F. Berthelet. Accessit 1er. E. LaBerge ; 1d. Alf. Dufresne.

Traduction grecque.—Prix F. Berthelet. Accessit A. Dufresne.

Cours de littérature.—Prix M. Legros. Accessit 1er. F. Berthelet ; 2d. E. LaBerge ; 3me. T. Chagnon.

Histoire.—Prix M. Legros. Accessit 1er. F. Berthelet ; Jos. Lapière.

Troisième.

Prix d'excellence.—Michel Godard. Accessit —Alfred Gariépy.

Amplification française.—Prix G. Papineau. Accessit ex æquo L. Durocher et M. Godard.

Vers latins.—Prix 1er. M. Godard ; 2d. F. Taupier. Accessit 1er. A. Gariépy ; 2d. R. St. Jacques.

Version.—Prix 1er. C. Letourneau ; 2d. M. Godard. Accessit 1er. L. Durocher ; 2d. A. Gariépy.

Thème.—Prix 1er. M. Godard ; 2d. F. Tremblay. Accessit A. Gariépy.

Histoire du moyen-âge.—Prix 1er. L. Durocher ; 2d. E. Boivin. Accessit M. Godard ; 2d. G. Papineau ; 3me. F. Taupier.

Géographie.—Prix L. Durocher. Accessit 1er. G. Papineau ; 2d. H. Charbonneau ; 3me. M. Godard.

Grammaire grecque.—Prix F. Taupier. Accessit 1er. M. Godard ; 2d. L. Durocher, 3me. E. Boivin.

Explication latin.—Prix F. Tremblay. Accessit 1er. E. Boivin ; 2nd. L. Durocher ; 3me. F. Taupier.

Explication grecque.—Prix F. Tremblay. Accessit 1er. M. Godard ; 2d. L. Durocher ; 3me. L. Gariépy.

2d. classe anglaise.—Traduction du français en anglais.—Prix 1er. F. Berthelet ; 2d. C. Lindsay. Accessit 1er. H. Charbonneau ; 2d. P. Pepin ; 3me. E. Boivin.

Narrations anglaises.—Prix 1er. P. Pepin ; 2d. H. Charbonneau. Accessit 1er. C. Lindsay ; 2d. L. Durocher.

Quatrième.

Prix d'excellence.—F. Béchard. Accessit R. Geoffroy.

Version.—Prix 1er. R. Geoffroy ; 2d. F. Béchard. Accessit 1er. Wilf. Marchand ; 2d. F. Crépeau ; 3me. G. Quesnel.

Thème.—Prix 1er. F. Béchard ; 2d. R. Geoffroy. Accessit 1er. C. Barbault ; 2d. G. Quesnel ; 3me. F. Crépeau.

Histoire Romaine.—Prix 1er. F. Béchard ; 2d. F. Crépeau. Accessit 1er. A. Brodeur ; 2d. G. LeBlanc ; 3me. R. Geoffroy.

Grammaire latine.—Prix ex æquo F. Crépeau et F. Béchard. Accessit 1er. R. Geoffroy ; 2d. G. LaRoque ; 3me. E. McManus.

Traduction latine.—Prix 1er. F. Béchard ; 2d. L. Benoit. Accessit 1er. F. Crépeau ; 2d. G. Quesnel ; 3me. W. Marchand.

Géographie.—Prix F. Crépeau. Accessit 1er. F. Béchard ; 2d. J. Franchère ; 3me. G. LaRoque.

Arithmétique.—Prix F. Crépeau. Accessit 1er. E. McManus ; 2d. R. Geoffroy.

Troisième classe anglaise.—Prix d'excellence, —F. Crépeau. Accessit ex æquo D. Hickey et G. Quesnel.

Thème anglais.—Prix 1er. D. Hickey ; 2d. G. Quesnel. Accessit F. Crépeau.

Grammaire anglaise.—Prix F. Crépeau, Accessit 1er. N. Fourtier ; 2d. C. Barbeault.

Cinquième.

Prix d'excellence ex æquo,—Samuel Gendron et Saul Gendron.

Version.—Prix 1er. L. Marchessault ; 2d. J. B. Précourt. Accessit 1er. S. Gendron ; 2d. Sam. Gendron ; 3me. L. Guertin.

Thème latin.—Prix 1er. Sam. Gendron ; 2d. S. Gendron. Accessit 1er. L. Marchessault ; 2d. L. Guertin ; 3me. J. B. Précourt.

Thème français.—Prix 1er. Sam. Gendron ; 2d. S. Gendron. Accessit 1er. ex æquo L. Marchessault et J. B. Précourt ; 2d. C. Vincelet.

Grammaire latine.—Prix J. B. Précourt. Ac-

cessit 1er. Sam Gendron ; 2d. L. Marchessault ; 3me. S Gendron.

Syntaxe française.—Prix Sam Gendron. Accessit 1er. J P Précourt ; 2d O Goguet ; 3me. S Gendron.

Histoire ancienne.—Prix 1er. J B Précourt ; 2nd. L. Marchessault. Accessit 1er. J B St. Onge ; 2u J B Benoit ; 3me. L Franchère.

Géographie.—Prix L. Marchessault. Accessit 1er J B Précourt ; 2d. Sam Gendron ; 3me. S Gendron.

Traduction latine.—Prix 1er. L. Marchessault ; 2d. ex æquo J B St Onge et Sam Gendron. Accessit 1er. S Gendron ; 2d J B Précourt ; 3me. C Vincelet.

Arithmétique.—Prix L. Cyr. Accessit 1er. L. Marchessault ; 2d. O Goguet ; 3me. S Goguet. 4ème. classe anglaise.—Prix d'excellence.—L. Marchessault.

Thème anglais.—Prix 1er. L. Marchessault ; 2d. C Vincelet. Accessit 1er. O Goguet ; 2d. L Franchère ; 3me. J B Baudin.

Conversations anglaises.—Prix L. Marchessault. Accessit 1er. A Grison ; 2d. E Poulin ; 3me. R LaRue.

Sixième.

Prix d'excellence.—J B Deselle.

Thème.—Prix 1er. J B Deselle ; 2d. E Poulin. Accessit 1er. T LaPalme ; 2d. A Roy ; 3me. D Hickey.

Histoire Sainte.—Prix J. Cordeau. Accessit 1er. A Préfontaine ; 2d. J B Deselle ; 3me. A Roy.

Géographie.—Prix 1er. A Préfontaine ; 2d. A Roy. Accessit 1er. S Bourgeois ; 2d J B Deselle ; 3me. A Rambau.

Arithmétique.—Prix T. LaPalme. Accessit 1er, J B Deselle ; 2d. A Préfontaine ; 3me. E Poulin.

Cinquième classe anglaise.—Excellence.—E Ducondu.

Conversations anglaises. Prix 1er. E Ducondu ; 2d. A Roy, Accessit 1er. A Patenaude ; 2d. J B Deselle.

Classe Élémentaire.

Prix d'excellence.—A Thibodo. Accessit I Desautels.

Thème Prix I Desautels. Accessit A Thibodo.

Grammaire française. Prix I Desautels. Accessit 1er. L Brosseau ; 2d. A Thibodo.

Arithmétique. Prix L Brosseau. Accessit 1er H Nash ; 2d. E Poulin ; 3me. I Desautels.

Prix de sagesse donné par les élèves.

Pierre Benoit, étudiant en philosophie.



MONTREAL, 2 AOUT, 1845.

Histoire de la Semaine.

Voilà bientôt une semaine et plus que, tous les matins, le baromètre est à la pluie ; un orage passe, il pleut par torrents ; puis tout à coup le temps s'éclaircit, le ciel est pur et l'air frais, et vous croyez pouvoir compter au moins quelques heures de beau temps : vous avez une visite à faire, vous faites toilette et vous sortez, pimpant et en bonne tenue. Vous laissez votre parapluie à la maison, il fait si beau ! Malheureux, vous avez tort ; car le ciel est capricieux et regardez là-bas. Vous levez les yeux ; de gros nuages noirs s'avancent à pas de géants, ils crèvent au-dessus de vos têtes, et il vous faut prendre pour abri le premier coin venu, par exemple, une porte cochère où vous avez l'avantage de passer un quart d'heure en conversation intime avec un homme de police et une bonne d'enfants ; et avec cette succession d'orages, n'allez pas vous imaginer que nous n'avons plus de poussière dans

Montréal : l'eau sèche vite à 90 degrés de chaleur, et de plus, la compagnie d'arrosage, qui compte sur le ciel pour faire son service, croit pouvoir se croiser les bras et se dispenser d'envoyer ses tonneaux faire leur tournée habituelle. Le résultat est qu'à l'heure de la promenade, il s'élève par toute la ville, des tourbillons de poussière, c'est au point que les lions qui sortent avec un chapeau noir, après quelques minutes de séjour dans les rues, sont fort étonnés de rentrer avec un chapeau blanc.

Il serait temps qu'on obligéât messieurs de l'arrosage public à mettre plus régulièrement leurs tonneaux en circulation ; car il faut y songer : en refusant l'eau aux promeneurs, on les force nécessairement à revenir gris.

Le mois de juillet n'est plus, et le mois d'août qui commence s'est annoncé hier par la plus belle journée possible. Ce mois-ci et celui de septembre sont décidément les enfants gâtés du climat maussade et capricieux qui règne en ce pays. Pour nous, habitans du nord, c'est si doux que ces quelques semaines de température méridionale qui nous arrivent chaque année à cette époque. Aussi le peuple semble disposé à en prendre tous les agréments et il a raison ; cette fois on ne peut se plaindre du programme de divertissements, d'amusements, de jouissances et de nouveautés, qui sont annoncés par toute la ville, dans des affiches monstres. Jamais la cité n'a été envahie par autant de curiosités, nouveautés et de prodiges. Vous ne faites pas un pas, sans vous trouver face à face avec ces mots superbes : "Grande attraction." On dirait que tout ce qu'il y a de merveilleux, d'étonnant, de prodigieux, de mirabolant, s'est donné le mot pour se rencontrer en même temps sur les bords fortunés du Saint-Laurent.

Tous les monstres, toutes les bêtes féroces connues et inconnues se sont données rendez-vous. Ils arrivent de tous côtés. Mais parmi les choses qui se trouvent à Montréal depuis quelques jours, celle qui est la plus généralement abondante et répandue, celle qui se trouve dans toutes les rues, dans toutes les parties de la ville, s'offre à tout le monde, à bon marché, pour rien, celle qui semble nous avoir environné, enveloppé dans son étourdissante et réjouissante rumeur, c'est la musique. Ce serait bien le cas de dire de celui qui s'ennuierait aujourd'hui :

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

En effet les chanteurs et musiciens ambulants vous suivent partout, vous tournez un coin de rue et vous vous trouvez nez à nez avec un instrument de musique quelconque, depuis l'orgue criante de Barbarie jusqu'à la harpe et la guitare. C'est à faire croire aux gens qu'ils sont en pleine Italie. On fait de l'harmonie sur le Champ-de-Mars deux fois par semaine. On en fait au Théâtre, on en fait au cirque, et on en fait bien plus encore aux concerts.

Vous dire tous les concerts que nous avons depuis quinze jours, vous donner le nom des artistes, leur capacité, leurs divers talents, serait pour nous chose impossible, vu qu'il nous faudrait pour y assister une somme de patience et de résignation que nous n'avons pas. Nous faisons comme tout le monde : quand quelque belle réputation, un nom fameux et chéri par les dilettanti vient s'égarer dans nos forêts du Canada, (comme on appelle encore en Europe le coin de l'Amérique que nous habitons), et consent à donner aux naturels du pays, une petite idée de l'art sublime, alors et seulement alors nous allons

aux concerts. A part ceux-ci les autres sont le plus souvent improvisés par des amateurs qui voulant subvenir aux dépenses des excursions qu'ils font en Canada, s'amuse à faire de la musique et Dieu sait quelle musique ! Si vous y allez, vous ne rencontrerez le plus souvent personne, si ce n'est quelques rédacteurs de journaux aussi inconnus et incompris que les susdits amateurs qui ne laissent pas de s'ennuyer beaucoup malgré leur bon vouloir et leurs billets *gratis*.

Il peut ainsi arriver qu'un véritable artiste soit fort maltraité du public de notre ville, grâce à une foule de gens qui les ont devancés et qui n'avaient aucun droit à sa faveur.

Le théâtre, ouvert il y a quelques semaines par une compagnie américaine, est peu fréquenté, comme toujours, par la population française, quoique les acteurs soient certainement bien capables et aient, comme artistes, droit à l'encouragement des amateurs. Mais si les gens ne vont pas au théâtre, ils encomrent les tentes élevées au Tattersall par la compagnie du cirque. Il faut au peuple des récréations et toutes les infortunes qui nous frappent ne peuvent lui enlever son goût pour ces amusements des cirques. Chaque soir il s'y porte en foule.

La dernière compagnie est assurément superbe : hommes et bêtes sont de première force, d'une agilité, d'une prestesse acrobatique merveilleuse. Vous voyez là un farceur qui monte au haut d'un mât de cognac, d'une perche, qui là *plante le chêne*, c'est à dire s'accommode assez bien la tête en bas sur le haut de ce mât, (entre nous, petit tour de force, qui demande un équilibre passablement solide) et puis on lui présente une trompette qu'il fait sonner avec le plus grand aise dans cette position difficile et intéressante. Il prend encore un verre de vin à votre santé et vous fait mille et un tours plus ou moins comiques et passablement forts. Nous avons été beaucoup amusés par un groupe de nègres, qui nous donne une idée tout à fait drolatique de leurs mœurs, de leurs manières, et qui vous font un vacarme de musique comme vous n'en avez jamais entendu, avec des danses noires à vous faire crever de rire. Les MM. de cette compagnie ont eu le bon esprit d'offrir leur soirée d'aujourd'hui au Comité de secours pour les infortunés victimes des incendies de Québec, et si vous avez encore un petit écu à offrir à vos frères infortunés, allez vous délasser sous les tentes du Tattersall.

Entrez, mesdames et messieurs, entrez, vous allez voir le plus grand homme et la plus grande femme connus. M. et Mme Randal sont au No. 179 rue Notre-Dame. Vous avez peut-être vu des hommes d'une taille considérable, par exemple de six pieds et quelques pouces ; des femmes énormes, mais vous n'avez jamais vu rien d'aussi prodigieux. Songez-y donc ; un homme de *sept pieds huit pouces*, mesurant autour de la poitrine 57 pouces, du gras de la jambe 20 pouces, du bras 18 pouces et demi, et pesant 450 livres ! C'est fabuleux, c'est incroyable, et pourtant c'est vrai.

M. et Mme R. tout monstrueux qu'ils soient sont loin d'être difformes. Ils ont au contraire des formes superbes. Ce sont de beaux modèles de colosse, et d'une mine, d'une apparence tout à fait monumentale ; la géante peut avoir sept pieds, et est une belle femme sous tout les rapports, seulement il faut avouer que vous n'éprouvez pas auprès d'une Dame de sa taille les délicates et poétiques émotions qui vous prennent à l'aspect d'une belle femme de taille ordinaire, vous vous

seutez si petit devant cette femme dont la grandeur vous fait honte, vous regrettez presque que la race humaine n'ait pas conservé ces belles proportions des races primitives, et qu'aujourd'hui un homme de sept pieds et huit pouces, tombe dans la catégorie des géants, cependant, on peut se consoler en pensant que si la race humaine a perdu de sa taille depuis le déluge, elle a beaucoup grandi en intelligence, et par la pensée, et surtout sous le rapport des inconvénients de la grandeur, nous l'emportons encore sur les géants.

Après les infiniment grands viennent les infiniment petits; ceux là nous pouvons les rencontrer de front "sans peur et sans reproche" comme des Bayards du vieux temps. Vous avez sans doute, amis lecteurs, entendu parler du célèbre Général Tom-Pouce, ou plutôt de petit Poucet, qui maintenant et depuis six mois excite l'admiration des nations modernes, l'Angleterre, la France, etc. Eh bien! ce général, dont la réputation de vain s'étend par tout la terre, qui a déjà fait une fortune colossale, aussi grande qu'il est petit, ce grand et ce petit homme, qui s'est assis à la table des Rois de la vieille Europe, qui a pris ses ébats dans les salons des Princes, ce petit millionnaire qui a ses équipages armoirés, ses gens sa livrée, sa maison, qui puradait et se pavannait dans les rues de Paris, s'épanouissant de bonheur à la pensée qu'il était le *seul* de sa race, unique merveille sans rival et sans égal dans ce monde de pigmées.

Le Général Tom Pouce va mourir de dépit en apprenant qu'il existe dans le monde un être créé à l'image de Dieu, arrivé à l'âge de discrétion, qui est audessous de 27 pouces! Comme Napoléon à Waterloo, il va voir tout à coup son étoile pâlir en apercevant cet homme plus petit que lui, qui va le battre cependant, ou plutôt le faire passer pour battu. Il aura beau rassembler tout son courage, s'entourer de sa vieille garde, évoquer les ombres de sa grandeur passée et de sa gloire jusqu'alors si constante et si fidèle, ce sera en vain, car la victoire est au plus petit, comme à Waterloo. Comme l'Empereur, le général Poucet devra être exilé dans quelque île déserte pour pouvoir là se livrer tout entier à de profondes méditations sur la vanité des petitesesses comme des grandeurs humaines.

Adieu donc Tom Pouce, qui fut si grand et si petit tout à la fois, nous te quittons pour ARTHUR RIDDY SCARFE, ou bien le général Poucinet ton successeur. Celui-ci que l'on peut voir encore quelques jours au No. 179, rue Notre-Dame est un jeune héros qui, arrivé à sa douzième année, mesure ses 26 pouces et demi de haut, et pèse 21 livres. Il a certainement des proportions admirables, des grâces, des manières et de fort beaux yeux. On le prendrait pour un bon vivant, un épiqueur à voir son embonpoint. Il fait même un peu de ventre, ce qui indique, nous croyons, qu'il est d'un tempérament sanguin. Il est galant pour les petites filles surtout, qui, elles aussi, il faut le dire, semblent le prendre de suite en amitié. Il semble gai, vif, pétillant et prompt, résistant et se refusant d'obéir aux ordres que lui donne son petit ami de sept pieds huit pouces, avec une décision de caractère et une fermeté qui peut le mener loin, mais non pas à pied dans tous les cas. Une chose nous inquiète un peu dans l'avenir du général. Nous craignons qu'il languisse dans le célibat faute de pouvoir rencontrer une demoiselle assez *minime* pour partager son sort. C'est toujours un peu embarrassant et inquiétant après tout, d'être un phénomène.

L'expérience nous démontre qu'il est certaines semaines où il n'y a rien de nouveau, où les anges gardiens, dans leurs rapports à la Providence, ne doivent savoir que lui dire de neuf à notre sujet. Aujourd'hui ce n'est pas de la rareté dont nous nous plaignons, mais de l'embarras du choix.

Nous sommes à une époque d'influences insaisissables et inconnues, car, faut-il le dire? la matrimonomanie éclate, parmi nous, avec fureur. Nous disons *matrimonomanie*, parceque, par un grand nombre de physiologistes, le mariage est réputé la pire des folies, précisément parcequ'elle est la plus longue.

Il ne fait ni plus chaud ni plus froid que les autres années au mois de juillet; la végétation est à peu près dans son état normal. L'asperge et le petit pois règnent sous d'heureux auspices, l'artichaut promet et le melon donne des espérances. La machine responsable est dans le même état. Bref, toute chose suit son cours régulier et l'œil le plus observateur n'apercevrait pas le moindre changement, la plus petite altération dans les habitudes, dans la manière d'être des habitants de cette ville fameuse.

Et pourtant on se marie avec une ferveur inaccoutumée, inusitée, témoins les 40 à 50 publications de dimanche dernier. A quoi diable cela peut-il tenir?

Si nous étions dans un de ces moments qui se produisent aussi sans cause, où le suicide passe à l'état d'épidémie, on pourrait dire que les deux phénomènes s'allient et s'expliquent mutuellement. Le mariage serait un mode de suicide tout comme les autres; ceux-ci se tirent un coup de pistolet, ceux-là se percent avec un couteau, tels avalent du poison, tels s'asphyxient, le plus grand nombre prononce le *conjungo*, c'est à dire s'étranglent avec le lien de l'hyménée. Tous les goûts sont dans la nature. Il y a longtemps qu'un mauvais sujet de poète a signalé ce rapprochement entre la folie et le mariage dans un célèbre couplet que Lamartine a oublié dans ses Méditations:

Quand on n'a plus rien sur la terre,
Quand tout semble nous défier,
On court se jeter à la rivière
Ou bien l'on va se marier.

Que nos aimables lectrices n'aillent pas croire que nous croyons ce que disent ces quelques physiologistes modernes. Ce poète dont nous parlons était, lui, un feu s'il en fut jamais, ou bien il avait une épouse, comme Xantippe, acariâtre et méchante, autrement il n'eût jamais tracé les vers ci-dessus.

Badinage à part, pourquoi donc le mariage donne-t-il avec tant d'abondance? car le fait est incontestable. Personne ne peut donc le dire? Nous aurions aimé à vous dire la cause de cela, car un étranger peut vous demander: Pourquoi monsieur se marie-t-on tant à cette saison? La question demeurerait sans réponse.

Il s'est passé encore durant la semaine écoulée les examens de la plupart de nos collègues et maîtres d'éducation, et de quelques pensionnats de jeunes personnes, dans la ville et dans les campagnes, qui certainement sont de nature à porter la joie et la satisfaction la plus vive dans les cœurs canadiens. Nous ne pouvons publier que samedi prochain, un article qui nous a été communiqué sur les exercices du Séminaire de St. Hyacinthe. Quant à ceux de Montréal, nous ne pûmes y assister qu'un instant, mais nous en avons vu assez pour croire qu'on a introduit beaucoup de changements et de perfectionnement dans la méthode d'enseignement pour voir qu'on

cede aux exigences et aux progrès du temps; nous regrettons cependant qu'on soit encore si en arrière, sous le rapport des études historiques et littéraires modernes. Son Excellence le gouverneur général, assistait aux séances avec ses aides-de-camp, et avec sa munificence ordinaire, avait fait don au séminaire des prix d'excellence à être distribués aux élèves.

Jeudi eut lieu aussi l'examen des élèves des Frères de la Doctrine Chrétienne. Aujourd'hui le temps nous manque pour dire tout le plaisir que nous avons éprouvé en y assistant. Cette institution est la plus bienfaisante du pays, elle est digne de toutes nos sympathies.

A Longueuil, vis à vis Montréal, ce fut l'examen des élèves du Pensionnat des *Soeurs de Jésus-Marie*, qui fut très brillant et qui prépara à cette maison déjà beaucoup de popularité.

A la ville, jeudi, les élèves des Delles Fournier furent examinées devant un nombreux concours de personnes et l'auditoire fut charmé et très satisfait des réponses des jeunes demoiselles. Les Delles F... ont droit à beaucoup d'encouragement.

Nous ne pouvons terminer sans dire un mot de l'opposition sur le St-Laurent. Mercredi soir, le Québec et le Montréal sont partis en même temps du port. Le Québec n'avait qu'un soufflet et cependant entre cette ville et Varennes il avait gagné beaucoup de terrain sur son rival, mais il ne put continuer au même train et fut passé. Il a de plus à ce même voyage brisé son gouvernail à Sorel. C'est malheureux que ces deux vaisseaux (le Québec et le Rowland Hill) ne soient pas dans un état de réparation complète, ça viendra.

Le fameux *Cricket Match* (espèce de jeu anglais qui tient de la crosse et du jeu de paume) est enfin décidé. Les MM. de New-York se croyaient plus forts que ceux de Montréal, mais ils furent étonnamment surpris d'être battus à *platte couture*, par 20 à 30 points. La fameuse gageure fut décidée mercredi et jeudi, sur le terrain du *jeu du Cricket Club*, au pied de la Montagne. Il y avait, malgré la pluie, foule d'amateurs de New-York et de Montréal. Les paris ont monté, dit-on, à la somme extravagante de 10,000 piastres.

Variétés.

La fête de St. Jean-Baptiste, qui est la fête nationale des Canadiens, a été célébrée avec une pompe extraordinaire à Montréal. Le zèle déployé dans cette occasion par toute la population franco-Canadienne, montre jusqu'à quel point les Canadiens, quoique sous le joug d'une dénomination étrangère, tiennent à conserver leur nationalité, et ce qui fait honneur en même temps à leurs sentiments religieux et à leur esprit patriotique, c'est qu'ils ont très-bien compris que la condition essentielle à un peuple pour conserver sa nationalité, c'était de conserver sa religion et son langage.—*Le Propagateur Catholique.*

NECROLOGIE.

Mourut, vendredi, le 23 du courant, à Ste. Marie, Beauce, âgé de près de 40 ans, Pierre Elzéar Taschereau, écuyer, seigneur de Ste. Marie et autres lieux, et représentant du comté Dorchester au Parlement. M. Taschereau peut être mis au nombre de ceux qui surent faire profiter un modique héritage et qui, par une constante industrie et un grand esprit d'entreprise, surent s'acquérir une honnête indépendance. Il était généralement estimé pour sa grande probité et ses vertus sociales: aussi plus d'une fois ses concitoyens lui donnèrent des témoignages de leur confiance. En 1830, à peine âgé de 25 ans, il fut élu un des représentants du comté de Beauce et fut continué

comme tel jusqu'en 1836, alors que des circonstances imprévues l'obligèrent de résigner son siège. Il refusa sous l'acte d'union, en 1841, l'offre que lui firent un grand nombre d'électeurs de Dorchester de se porter à la candidature; mais il céda à leur désir l'an dernier et il fut élu à une majorité très considérable sur son concurrent.

On nous informe que le besoin d'ouvriers commence à se faire sentir. Les maçons demandent 7s. par jour, les menuisiers et charpentiers de 5s. à 6s., et il est difficile de s'en procurer à ces prix. Comme un grand nombre de propriétaires dans les faubourgs St. Louis, St. Jean et St. Roch vont bâtir en briques, les maçons en briques vont être recherchés, car il n'y en a pas assez ici. Ceux qui ne sont pas occupés à Montréal, Burlington et Troy seraient bien de venir à Québec où ils gagneront très certainement de bons gages. La brique des Trois-Rivières et de Sorel se vend de 22s. 6d. à 25s. le mille, et il n'y en a pas assez pour les demandants. L'an dernier elle se vendait de 15s. à 17s. 6d. le mille. Ceux qui en font et qui voudraient en faire y trouveront leur compte. Les journaux de Montréal sont priés de reproduire cet article.

Canadien.

On écrit de Paris:—M. Romieu se propose de lire, au banquet qui doit être offert à M. Guizot, un poème lyrique sur les bienfaits de la paix, dans lequel il a intercalé ces vers:

Que j'aime ces combats livrés à la fourchette!
Que j'aime un gros boulin en place de trompette,
Un verre pour canon, un pâté pour rampart,
Et la nappe flottant en guise d'étendard!

DECISION IMPORTANTE.

Dans une cause de la Corporation contre un nommé Martel, qui avait bâti en contravention au règlement de la Corporation passé le 4 juillet, intitulé: "Règlement pour pourvoir à ce que les édifices soient construits de manière à diminuer les dangers du feu," la cour a condamné le défendeur à cinq louis d'amende, et la peine de défaire en sus.—*Journal de Québec.*

On lit sur le registre de l'Association de la Bibliothèque de Québec:

"D'après les rapprochements d'estimations que nous faisons, l'on voit que sur huit désastreux incendies qui viennent d'avoir lieu de ce côté de l'Atlantique, Québec figure pour une plus grande somme dans les pertes.

Barbade	\$2,000,000
Pittsburg	3,500,000
London, H. C.	500,000
Fayette-ville,	500,000
Québec,	7,500,000
Matanzas,	1,000,000
New-York,	6,000,000
Rochester,	50,000

"M. O'Connell a tenu un nouveau meeting à Sidney-Hill, dans le voisinage de Cork. Devant cette assemblée, composée en grande partie de gens de la campagne, M. O'Connell a commencé son thème favori du Rappel, et a dit qu'il espérait bien finir par se faire entendre de John Bull, bien qu'il fit la sourde oreille. Une voix s'étant écriée: "Que le Tout-Puissant ménage longtemps vos jours," Ainsi soit-il, a répondu M. O'Connell.

"Parlant de la dernière réunion-monstre de Cork, M. O'Connell dit qu'il n'avait jamais vu spectacle plus enchanteur. Ce qui l'a le plus flatté, c'est le battement des femmes de Kindale. Je n'ai jamais vu de femmes de meilleure mine, et quelle propriété! On eût dit qu'elles venaient de sortir de chez elles, bien qu'elles eussent fait longue route. (Hurra pour ces dames!)

"On dit que je n'obtiendrai pas le Rappel, mais n'ai-je pas conquis l'émancipation contre le plus rusé ministre de l'Angleterre, sir Robert Peel, et le plus grand général du royaume, le duc de Wellington! (Applaudissemens.) Peel, fier de sa force dans les Communes, et Wellington, fier de sa force dans la Chambre des Lords, nous jettent par charité quelques douceurs comme on jette au chien affamé un os à ronger; mais ils oublient qui gouverne les gouvernements, c'est-à-dire nous, c'est-à-dire Daniel O'Connell. (Applaudissemens.)

"Après avoir déclaré que la prison ni l'échafaud ne l'empêcheraient de remplir son devoir, et avoir répété qu'il fallait que l'Irlande eût son Parlement dans le College-Green, M. O'Connell a ordonné que trois salves eussent lieu pour la vieille Irlande et le Rappel!

"Dans une réunion qui a précédé son départ pour Londres, à un thé qui a été donné dans la salle du Peuple à Dublin, M. O'Connell a dit: Je me rends au parlement et j'espère être à Londres lundi. J'y vais pour dénoncer et proclamer la duplicité de la mesure de sir Robert Peel, relative aux banques d'Irlande. Quant au bill des propriétaires et des fermiers d'Irlande, présenté par lord Stanley, on dit qu'il ne manque pas de certaines clauses favorables aux intérêts des fermiers. Si cela est, je rendrai à lord Stanley, homme peu adorable du reste, la justice qu'il mérite, mais je ne suis pas fâché de voir par moi-même si dans son bill il n'y aurait pas un peu de dextérité à la Peel (*Peelish dexterity*). S'il est mauvais, ce bill, je tâcherai de faire traîner la discussion en longueur, jusqu'à ce que nous arrivions à la saison des classes, c'est-à-dire aux vacances. J'ai bien des fois, je vous l'avoue, fait le vœu qu'il se trouvât quelque belle pièce de gibier, animal encore inconnu, bon à tuer au mois de juillet, pour faire finir la session un mois plus tôt. (On rit.) Quant au bill de l'éducation, je ne vous dissimulerai pas toute mon horreur à ce sujet, je ne consentirai jamais à ce que la populace catholique de ce pays soit élevée dans l'infidélité libérale." (Applaudissemens.)

(Morning Chronicle.)

—On mande de Bruxelles, le 16 juin, que le départ du Roi Léopold pour Londres, qui était fixé au 18 de ce mois, est remis au 25. On pense que la crise ministérielle se terminera promptement. M. le comte Coghén a eu une audience de S. M., qui a aussi fait appeler, comme on sait, M. le baron d'Huart.

Suivant un journal de Bruxelles, des démarches auraient été faites auprès de M. Leclercq pour connaître ses intentions.

Les équipages de la cour sont partis ce matin par le premier convoi du chemin de fer pour Ostende, à l'effet d'aller prendre le duc et la duchesse de Nemours. LL. AA. RR. étaient attendues dans la soirée, de retour de leur voyage à Londres. On attend également pour le 18, au palais de Bruxelles, Mme la duchesse de Kent, sœur du Roi Léopold.

—On lit dans le *Courier de la Drôme* du 15 juin:

"Pritchard et Pomaré, Pomaré et Pritchard, voilà bien certes deux noms qui appartiennent désormais à l'histoire.

"Dernièrement un amateur fouillait dans les archives de la municipalité de Romans, lorsqu'il en a vu sortir en toutes lettres ces deux noms célèbres: Pritchard et Pomaré. Était-ce une illusion? Pas le moins du monde. Qu'on en juge en lisant tout au long la pièce suivante qui nous est communiquée et dont nous garantissons l'exactitude:

"Le 17 ventôse an IV de la république, devant nous, officier de l'état civil, membre de l'administration municipale du

"canton de Romans, département de la Drôme, s'est présentée la citoyenne Anno Bertrand, épouse de Joseph Villard, omballeur, habitant à Romans, laquelle nous a déclaré qu'Elisabeth Villard, sa fille légitime et dudit Villard, enceinte du fait et œuvre du nommé Jean Pritchard, lieutenant de vaisseau, Anglais, prisonnier de guerre, détenu à Romans, suivant sa déclaration faite devant Didier, notaire audit Romans, du 13 pluviôse dernier, est accouchée hier, à une heure du matin, d'un enfant du sexe féminin, auquel on a donné le prénom d'Elisabeth Marguerite. Elle nous l'a présenté assistée de citoyen Henry Thivole, porteur de contraintes, et de citoyenne Marguerite Pomaré, veuve Burais, tous deux plus que majeurs et habitants dans cette commune.

"Nous avons signé avec ledit Thivole, non les autres pour ne le savoir, de ce enquis et requis.

"Signé J. TAVERDON, officier de l'état civil; THIVOLE cadet."

— Dans le mois de novembre dernier, l'Empereur Nicolas rendit, sur la proposition du Sénat dirigeant un ukase portant qu'à partir du 15 (27 mai) 1845, tous les israélites russes seraient tenus de quitter leur costume et de s'habiller comme les chrétiens, à l'exception cependant de ceux d'entre eux qui consentiraient à payer un impôt annuel, leur vie durant, pour obtenir le droit de conserver leur ancien costume.

Voici, d'après une ordonnance rendue le 23 avril (7 mai) dernier, par le directeur de la police de Wilna, relativement à l'exécution de cet ukase, comment désormais les juifs seront habillés en Russie:

Costumes des hommes: Chapeau français ou bonnet ordinaire, sans *jaermolka* (espèce de calotte que les juifs russes ne quittaient jamais), et sans *peissens* (longues mèches de cheveux descendant des tempes, et se prolongant quelquefois jusqu'à la ceinture; ces mèches de cheveux sont regardées parmi les israélites russes comme aussi sacrées, que la barbe même); habit de drap ou d'étoffe de laine, de coton ou de toile avec boutons, mais sans bordure de velours et sans ceinture, ou bien un cafetan simple de façon russe; pantalons descendant jusqu'aux chevilles des pieds et qui entrèrent dans les bottes.

Les capotes de soie et les souliers sont interdits aux juifs, mais il leur est permis de porter les cheveux taillés à la *mouschik*, c'est-à-dire en rond comme ceux du peuple en Russie.

Costumes des femmes: Bonnet ou chapeau de femme; robe de façon allemande, ou *sarafan* (espèce de blouse des paysannes russes). Les femmes non-mariées qui portent ce dernier vêtement doivent être nu-tête sans bandeau d'aucune espèce; lorsqu'elles portent la robe allemande, elles doivent ramener sur la tête les tresses de leurs cheveux, et les y fixer moyennant un peigne.

Tout juif, homme ou femme, qui s'écarterait du costume prescrit, et qui porterait dans les rues et même dans la cour d'une maison, un vêtement ou un signe extérieur quelconque indicatif du culte qu'il professe, sera condamné à une amende de 4 roubles effectifs (20 francs), et à payer en outre l'impôt du costume juif pour l'année où il aurait commis la contravention.

— On lit dans le *Mémorial de Raven* du 23 juin:

"Un de nos correspondans du Havre nous communique une lettre écrite de Philadelphie par un homme fort capable et fort bien placé; nous y lisons ce qui suit:

—On écrit de Cologne, le 13 juin à la *Gazette d'Augsbourg* :

“ Depuis plusieurs jours il n'est question dans notre ville que de l'arrivée prochaine du Roi de Prusse sur les bords du Rhin, où il se rencontrera avec la Reine d'Angleterre. La présence de ces deux souverains contribuera beaucoup à embellir la fête de l'inauguration du monument de Beethoven, qui aura lieu à Bonn le 10 août avec le concours des premiers artistes de l'Europe.”

Modèle de style-feuilleton.

1^{er} EXEMPLE.—On lit dans un roman publié par la *Démocratie pacifique* :

“ Il y a une plaie au fond du cœur de Maurice.”

—Une plaie ! demanda Geneviève fort émue. — Oh ! mon Dieu ! que voulez-vous dire ? Parlez, mon amie.

—Je veux vous dire, Geneviève, et vous en êtes convaincue comme moi, qu'il y a dans votre rupture avec le citoyen Lindey plus qu'un caprice.”

Voilà ce que c'est qu'une plaie dans le cœur !

2^e EXEMPLE.—“ Cette ironie de son mari à propos de l'amour que Maurice avait pour elle, amour, dont d'après la connaissance qu'elle avait du caractère du jeune homme, elle pouvait estimer toute la violence, amour enfin qui, sans se l'être avoué autrement que par de sourds regards, elle partageait du fond du cœur, cet amour la pétrifia.” Ouf !

Cela n'est pas du maréchal Soult, c'est du pur Alexandre Dumas. Comment un homme si littéraire n-t-il pu signer un pareil baragouin ? comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? D'honneur, on en vient à regretter Paul de Koek, à admirer M. Thiers même, le plus mauvais écrivain de France, après le feuilleton bien entendu. Les qui constitutionnels sont enfoncés à cent que sous terre. On dirait une phrase décollée de la *Tour de Babel*. C'est à mettre sous verre, en bocal, en Institut. Académie, ouvre-toi ! il est temps de placer Tibère au rang des dieux.

Franchement, quel estomac d'abonné peut digérer ce bifteck d'ours ? Dans quel temps lisons-nous ? Quelle langue ! quelle orthographe ! C'est sans doute du style de la main gauche, puisque M. Dumas a été blessé à la main droite. Mais qu'allons-nous devenir quand il écrira des deux mains ?

Une fois pour toutes, M. Dumas devrait bien se soucier de sa gloire passée ; il devrait songer un peu que, si l'on gouverne en anglais à Paris, on y parle encore français, malgré les romans-feuilletons et le ministère de l'Étranger. *Charivari*.

Naissances.

En cette ville, le 29, la Dame de Romuald Cherrier, écrivain, avocat, a mis au monde un fils.

A Québec, le 19, la dame de P. Chauveau, écrivain, M. P. P. a mis au monde un fils.

Mariages.

A St. Aimé, le 21 du courant, par Messire Lafrance, M. Louis George Napoléon Anger, marchand, à Delle. Liée, fille de M. Clixto Girouard.

A St. Jacques, le 22 du courant, par Messire J. B. Paré, M. Ant. Marion, à l'âge respectable de 83 ans, à Dame veuve Riopelle.

Morts.

A St. Grégoire, district des Trois-Rivières, le 19 du courant, à l'âge avancé de 85 ans, Dame Rosalie Bourk, épouse de feu M. Jean Prince, et mère de Sa Grandeur Mgr. J. C. Prince, évêque de Martyropolis, et co-adjuteur de Mgr. de Montréal.

A Berthier, le 24, Henry-Gustave-Anselme, enfant de A. D. Bondy, écrivain, âgé de 8 mois.

A St. Charles, Rivière Chambly, le 27 du courant, à la suite d'une maladie de quatre jours, M. Louis Daigle, âgé de 21 ans et 5 mois, associé à son frère Pierre Daigle, écrivain, marchand. Sa perte prématurée est vivement sentie par ses père et mère, parents et

amis, et il emporte avec lui les regrets les plus sincères de tous ceux qui ont su apprécier ses vertus.

Prospectus

DE LA SOCIÉTÉ MUTUELLE DE CONSTRUCTION DE MONTRÉAL.

Incorporée par acte du Parlement.

DIRECTEURS.

M. CASTLE, Ecr.

J. T. BRONDGEEST, Ecr.

J. M. TOBIN, Ecr.

JOHN LEEMING, Ecr.

ROBERT SCOTT, Ecr.

JOHN T. BADGLEY, Trésorier et Secrétaire

GEORGE GRUNDY, Assistant-Secrétaire.

W. N. CRAWFORD, Notaire Public.

WILLIAM SPEARS, Inspecteur.

Actions de £100 et chaque souscription mensuelle de 10s. par action. Mise d'entrée, 2s. 6d. par action.

Le but de cette société est de permettre aux individus de placer leurs épargnes dans l'achat ou l'érection de bâtisses.

Un locataire dans l'espace de dix années paie à son propriétaire, en loyers, une somme égale à la valeur de la maison qu'il occupe, et cependant à l'expiration de ce temps, il n'a aucun intérêt dans la propriété. Mais en devenant membre de cette société, il peut acheter ou bâtir une maison par le moyen d'une avance ou prêt qui lui est fait dans ce but et pour cet objet, lequel prêt est repayable par versements mensuels, qui ne sont que peu de chose, s'ils sont plus considérables, que le loyer qu'il serait autrement obligé de payer, avec cet avantage qu'il devient propriétaire en dix ou douze ans, et fréquemment en bien moins de temps.

Le fonctionnement de la société est comme suit : chaque membre paie une souscription mensuelle de dix chelins pour chaque action de £100 qu'il a prise ; ainsi celui qui possède une action peut emprunter ou acheter £100 et celui qui a pris cinq actions, £500, et ainsi de suite, en proportion du nombre d'actions qu'il possède. L'argent que la société aura à prêter, sera offert tous les mois au concours, et alors chaque membre aura l'occasion d'acheter jusqu'au montant de ses actions.

L'emprunteur ou l'acheteur, avant de recevoir le montant, doit déposer les particularités de ses sûretés, qui seront examinées et visitées par l'inspecteur, qui fera aussi l'investigation des titres, et si tout est satisfaisant, l'argent est avancé, chargé toutefois au taux de six pour cent par an. Si l'emprunteur désire bâtir, l'argent lui est avancé selon et suivant les progrès de la bâtisse.

La plus grande sécurité et protection contre tout risque est ainsi offerte aux capitalistes en autant qu'aucune autre sûreté que celle des biens de fonds du des bâtisses ne sera reçue.

(Toute sûreté personnelle, quelque bonne qu'elle soit sous tous les rapports, ne sera prise dans aucun cas), mais le grand objet pécuniaire de cette Association, est de procurer aux individus qui ont peu de revenus et des revenus limités, les moyens par lesquels ils puissent placer une partie de leurs épargnes, d'une manière sûre, avantageuse et profitable, et d'offrir à ces classes des motifs qui peuvent les exciter à des habitudes industrielles et d'économie, dans l'espérance de pouvoir, avec leurs épargnes, se procurer pour eux-mêmes et leurs familles, de confortables maisons.

En conséquence de la période avancée de la Session pendant laquelle cette société a obtenu son acte d'Incorporation, les livres de la Société ne pourront être ouverts pour la transaction des affaires, avant le premier Octobre prochain. Mais les personnes qui désirent profiter des avantages qu'elle offre peuvent se procurer des copies de l'Acte d'Incorporation et des règlements de l'Association en s'adressant à Wm. N. Crawford, écrivain, Notaire Public, rue St. Gabriel, qui recevra aussi les noms de ceux qui désirent devenir souscripteurs.

Avis.

Pour la commodité des souscripteurs à la Société Mutuelle de Construction, et autres personnes, le sousigné a ouvert un LIVRE DE REFERENCE ou MEMORANDUM des particularités, des lots vacants ou à vendre dans cette ville et ses environs. Les avantages de cette méthode, et pour le vendeur et l'acheteur, sont évidents et ceux qui désirent disposer des terrains, lots de terre, &c., sont respectueusement invités à fournir les descriptions, prix, &c., de leurs biens-fonds à

W. N. CRAWFORD, N. P.
No. 25, Rue St. Gabriel.

Mai 12.

A NOS ABONNÉS.

Le premier semestre d'abonnement de la *REVUE CANADIENNE* vient de finir et il est encore un grand nombre de nos abonnés surtout de la campagne qui n'ont pas encore payé. D'après les conditions du journal, l'année entière est due du premier juillet courant : **Avis aux retardataires**, qu'ils ont vingt chelins à payer, au lieu de dix. L'encouragement que nous avons reçu et que nous recevons encore tous les jours de toutes les parties du pays, va au delà de nos espérances, mais pour que cet encouragement nous profite, il faut que ceux qui s'inscrivent remplissent leurs obligations. Comme notre liste d'abonnés augmente chaque jour de plus en plus, et que son chiffre va bientôt atteindre le nombre de copies du journal, que l'on frappe chaque semaine, il nous faudra enfin effacer de nos listes ceux qui ne paieront pas. C'est le seul moyen de nous assurer une existence prospère et longue, et nous sommes déterminés à faire observer nos conditions d'abonnement.

Ceux qui, d'ici à quelques semaines, au **1^{er} septembre prochain**, n'auront pas payé, au moins le premier semestre, peuvent s'attendre à voir la discontinuation de la *Revue*. Nos abonnés de la campagne voudront bien nous adresser cela directement ou le payer à nos agents ; et nos agents nous rendront service en nous envoyant les noms de ceux qui remplissent leurs obligations, de ceux qui ne paient pas, qui discontinuent, etc., **d'ici au 1^{er} septembre prochain**.

Nous profitons de cette occasion pour annoncer à nos lecteurs que nous attendons de France par les prochains steamers les journaux et revues suivantes que nous mettrons à contributions, et qui nous promettent une riche moisson de romans, nouvelles, feuilletons, récits attrayants, instructifs et amusants : *L'Illustration, La Revue des Deux Mondes, La Revue de Paris, Le Magasin Pittoresque, Le Musée des Familles, Le Feuilletoniste, L'Abeille Littéraire, La Revue Nouvelle, etc., etc.*

Nous avons donné ordre pour la "Gazette des Femmes" rédigée par les Dames de Paris le plus en vogue comme Femmes de Lettres et Littérateurs. Ce journal va donner un nouvel attrait à notre publication qui, chaque jour, nous ôsons le croire, s'efforcera de mériter cette popularité qu'on veut bien lui donner.

Nous recevons de temps à autre des plaintes de nos abonnés qui ne reçoivent pas notre *Revue* régulièrement. Nous les prions de croire qu'il n'y a pas de notre faute ; il faut qu'elle soit dans le département des postes. Nous nous faisons toujours un plaisir de remplacer *gratis*, les numéros qui pourraient manquer, ou qui seraient gâtés par le transport ou autrement, afin de compléter les files.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la *Revue Canadienne*, au bureau du journal, no. 7 rue St.-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, no. 31 rue St.-Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada, de Mme. St.-Julien ; et chez M.M. Fabre et Cie., et C.P. Leprohon. Libraires de cette ville.

Un an 20 chelins.

Six mois 10 ..

Trois mois 5 ..

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTRÉAL.
IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.